



GUIDE-ALBUM DU VOYAGEUR

DANS

LA PROVINCE DE GUIPUZCOA





Edition française et édition espagnole ; cette dernière, traduction de M. LATASA.

Dans l'édition française, l'itinéraire du voyage en chemin de fer est tracé de la frontière vers l'intérieur, et dans l'édition espagnole, de l'intérieur vers la frontière. C'est la seule différence qu'il y ait entre ces deux éditions.

GUIDE-ALBUM DU VOYAGEUR

DANS LA

PROVINCE DE GUIPUZCOA

PAR
TH. MERCIER ET L. LAURENT

ILLUSTRÉ D'UN GRAND NOMBRE DE DESSINS ET D'UNE BELLE CARTE DE LA PROVINCE
A DEUX TEINTES

IRUN
IMPRESA ESPECIAL DE LA BIDASSOA, CALLE DE URANZU, 19

1867





GUIDE-ALBUM DU VOYAGEUR DANS LA PROVINCE DE GUIPUZCOA.

INTRODUCTION

Le Guipuzcoa est l'une des trois provinces espagnoles connues sous le nom de Provinces Basques. Les deux autres sont la Biscaye et l'Alava.

Il serait difficile de concilier toutes les opinions qui ont été émises sur l'origine de ce pays; mais son langage, sans relations avec les langues anciennes et modernes, en atteste l'antiquité. Malgré les invasions et les révolutions qui l'ont traversé, le Guipuzcoa a su conserver intacts son idiome et ses institutions; et, aujourd'hui encore, cette province, ainsi que ses deux voisines, quoique faisant partie de la monarchie espagnole, jouit d'une administration particulière connue sous le nom de *fueros* (coutumes et franchises).

La province de Guipuzcoa est située entre 42° 57' et 43° 25' latitude N., et entre 1° 7' et 1° 56' longitude à l'est du méridien de Madrid. Elle est bornée au nord par la mer Cantabrique (Golfe de Gascogne); à l'est par la France et la Navarre, au sud par l'Alava, et à l'ouest par la Biscaye.

Le Guipuzcoan est sobre, laborieux, probe, attaché au sol dont il a vaincu la stérilité à force de labeurs; il a des goûts fort simples, et ses principales distractions sont le jeu de pelote et les danses traditionnelles au son du fifre et du tambourin.

Le territoire de la Province est très accidenté et quelques montagnes s'élèvent à une grande

hauteur; la plus élevée est celle d'Aitzgorri (1,550 m.); les plus élevées après celle-ci, sont : Aralar (1,474 m.), Araiz (1,449 m.), Larrunari (1,402 m.), Aloña (1,300 m.), Zaraya (1,146 m.), Udalaiz (1,082 m.), Hernio (1,065 m.). Les forêts qui couvrent quelques-unes de ces montagnes sont encore belles; quoiqu'elles aient eu beaucoup à souffrir d'exploitations mal entendues, elles produisent de beaux bois pour la marine.

D'après le recensement de 1860, la population de la Province est de 162,547 habitants.

Le pays est généralement bien cultivé et la végétation couvre les montagnes jusqu'au sommet, à quelques exceptions près. Une grande quantité de ruisseaux, tributaires de six rivières, arrosent la Province. Des six rivières, quatre prennent leur source dans la Province même, ce sont : la Deva, l'Urola, l'Oria et l'Oyarzun; les deux autres, la Bidassoa et l'Urumea, descendent des montagnes de la Navarre.

La production du blé est insuffisante pour la consommation; mais la culture du maïs, des

fèves, des haricots, suffit à la consommation et au-delà. Pour la nourriture des bestiaux, on cultive le navet, la betterave, la luzerne, et quelques autres plantes fourragères; mais les litières sont insuffisantes et l'agriculture souffre du manque d'engrais. Certaines montagnes sont couvertes de châtaigniers dont le fruit, avec le maïs, compose la nourriture de ces contrées. La grande production fruitière est la pomme, et la boisson générale, le cidre. Sur le littoral, entre Motrico et Zarauz, on cultive quelques vignes qui produisent un petit vin assez agréable, appelé *Chacoli*.

Le Guipuzcoa possède un réseau de routes et chemins bien entretenus; les communications sont faciles et, depuis 1864, l'ouverture du chemin de fer du Nord d'Espagne dans les Pyrénées, met ce pays en communication rapide avec toutes les provinces du Royaume. La traversée des Pyrénées en chemin de fer attire l'attention par le pittoresque de la contrée parcourue et par les immenses travaux exécutés.

L'industrie et le commerce de la province de Guipuzcoa étaient autrefois très développés;

les richesses minérales étaient exploitées par une grande quantité d'usines et de ferreries; une compagnie commerciale guipuzcoane, établie à Caracas, enrichissait l'Espagne et en protégeait les possessions américaines; de nombreux navires, sortis de Motrico, de Guetaria, de Fontarabie, se livraient à la pêche de la baleine; d'immenses chantiers de constructions navales, à Orio et à Passages, construisaient jusqu'à des navires de 1,500 tonneaux. Aujourd'hui, les usines et les ferreries ont, pour la plupart, éteint leurs fourneaux; les pêcheurs ne quittent pas le littoral, et on ne rencontre plus guère que le chantier de constructions navales de Aguinaga.

On doit dire cependant que, depuis 1842, l'industrie se réveille; depuis lors, on voit s'élever des usines métallurgiques, des filatures de fil et de coton, des manufactures de draps, des fabriques de savon, d'allumettes, de bougies, etc., etc., qui donnent de bonnes espérances sur l'avenir industriel de la Province.

Les richesses minérales de Guipuzcoa sont très grandes; on y rencontre du fer, du cuivre,

du plomb, du zinc, de l'antracite, de la pierre à chaux, du plâtre, du marbre, du grès, etc., etc. On trouve plusieurs mines de sel gemme, et les eaux salées de beaucoup de ruisseaux sont exploitées pour la fabrication du sel ordinaire.

Les établissements de bains thermaux sont visités, tous les ans, par un grand nombre d'étrangers. Les principales maisons de bains, sont: Arechavaleta, bains hydro-sulfureux; Mondragon (Santa Agueda), sources nitrogénées sulfureuses; Alzola, Cestona, eaux salines nitrogénées; Azcoitia, sources sulfureuses; Ormaiztegui, eaux sulfureuses.

Un nombre non moins considérable d'étrangers viennent visiter le littoral pendant la saison des bains de mer. Les plages les plus suivies sont celles de Motrico, Deva, Zumaya, Zarauz, et, par-dessus tout, celle de Saint-Sébastien.

Les voyages qui vont suivre donneront au touriste les moyens d'étudier en détail les coutumes et les ressources de ce beau pays. En dehors de nos notes particulières, nous sommes



viii

allés puiser nos renseignements chez les meilleurs auteurs, et les principaux ouvrages que nous ayons consultés sont :

Fueros de Guipuzcoa, par D. Nicolas Soraluze;

Historia de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa, du même auteur;

Diccionario historico, geografico, descriptivo

de los pueblos, valles, partidos, alcaldías y uniones de Guipuzcoa, par D. Pablo de Gorosabel;

Itinéraire de l'Espagne, par A. Germond de Lavigne;

Enfin, le récit d'une ascension à la montagne de Aitzgorri, que nous devons à l'obligeance de notre ami et camarade, M. E. de May, nous permet de voir la Province à vol d'oiseau.



Voyages dans la province de Guipuzcoa

PREMIER VOYAGE. — EN CHEMIN DE FER.

Le chemin de fer du Nord espagnol, qui relie Madrid à toutes les capitales de l'Europe, pénètre en Espagne par le territoire basque, dont il traverse deux provinces, le GUIPUZCOA et l'ALAVA, dans leur plus grande longueur.

La station frontière du chemin de fer du Midi de France est HENDAYE et, pour les voyageurs qui se dirigent

vers Paris, c'est dans cette gare que s'opère le changement des wagons espagnols pour les wagons français, et que se fait la visite des bagages par la douane française.

Par suite de la différence d'écartement des voies espagnoles et françaises (la voie espagnole a 1 m. 75 c. d'écartement, et la voie française 1 m. 51 c.), on a institué deux gares internationales, l'une à Hendaye (France), l'autre à Irun (Espagne). Les trains espagnols pénètrent sur le territoire français jusqu'à Hendaye et les trains français, en Espagne, jusqu'à Irun. Il résulte de cette disposition que les voyageurs qui se dirigent vers Madrid changent de train à Irun, et que ceux qui vont



vers Paris, changent de train à Hendaye. Les bagages des voyageurs qui entrent en Espagne sont visités, à Irun, par la douane espagnole et ceux des voyageurs qui quittent l'Espagne sont visités, à Hendaye, par la douane française.

Il y a un buffet à Hendaye.

En quittant la gare d'Hendaye, nous traversons la Bidassoa sur un beau pont de cinq arches, de vingt mètres d'ouverture chacune : nous sommes en Espagne, dans la province de Guipuzcoa. A droite, nous laissons Fontarabie, où nous irons bientôt faire une excursion, et nous entrons dans la station internationale d'IRUN. Là, les voyageurs qui se dirigent vers Madrid abandonnent les wagons français pour prendre les wagons espagnols, et leurs bagages sont soumis aux formalités de la douane espagnole.

Comme à Hendaye, il y a un buffet à Irun.

La ville d'Irun, à environ deux kilomètres de la station, est assise sur la pente d'une colline qui domine une vallée admirable et très fertile. On a trouvé, aux environs et dans la ville, plusieurs restes de murailles, des pierres précieuses et des médailles parfaitement conservées qui attestent son antiquité. Cependant le nom d'Irun ne figure, pour la première fois, que dans l'édit d'Alphonse VIII, en 1205, concédant à Fontarabie tout le territoire compris entre les rivières Oyarzun et Bidassoa. Les faubourgs d'Irun sont assez sales, mais la ville elle-même est très propre ; elle est ornée de quatre places, de fontaines publiques et de promenades. L'église, dédiée à *Nuestra Señora del Juncal* (Notre-Dame-des-Jones), a été construite au commencement du XVI^e siècle ; la première pierre en fut posée, en 1508, par Hutardo de Luna, alcalde de Fontarabie ; on y admire un rétable d'une excellente architecture et qui a été construit en 1647. Deux tombeaux élevés, l'un à la mémoire de l'amiral D. Pedro

de Zubiaur, l'autre à celle du bachelier Astigar, méritent d'être visités.

Aux environs d'Irun sont situés deux ermitages : l'un de San-Marcial, l'autre de Santa-Elena. Le premier de ces ermitages est historique ; il a été fondé en commémoration de la déroute des Allemands et des Français, le 15 juin 1522, par les troupes du Guipuzcoa. La montagne sur laquelle s'élève cet ermitage est encore célèbre par la bataille du 31 août 1815, dans laquelle les Français furent battus par l'armée alliée hispano-anglo-portugaise. En souvenir de ce fait d'armes, une salve d'artillerie est tirée tous les ans, le 31 août, au sommet de la montagne, et, par *real orden* du 28 juillet 1817, le roi concéda à Irun le titre de *Muy benemerita y generosa villa* (très digne et généreuse ville).

Dans la montagne de San-Marcial, au *caserio*

(ferme) *Aldave*, on trouve une fontaine minérale.

La ville d'Irun a été très souvent incendiée par les armées envahissantes ; les principaux sinistres sont ceux de 1476, 1512, 1521, et surtout celui de 1638. En 1859, un incendie accidentel brûla 50 maisons.

En 1837, Irun fut prise d'assaut par les troupes du général Evans ; 700 carlistes y furent massacrés.

L'industrie du pays est représentée par une fabrique d'allumettes, une fabrique de peignes et un atelier de carrosserie. On rencontre dans les montagnes environnantes des mines de divers métaux, mais pour la plupart abandonnées. La population de la juridiction est de 5487 habitants.

Irun est la patrie d'un grand nombre d'hommes illustres, entr'autres : D. Gregorio de Le-

guia, conseillé de Philippe III; les généraux de mer et de terre D. Pedro de Zubiaur, D. Juan Perez de Portu, D. Sancho de Urdanibia, D. Francisco de Berrotaran, D. Lucas de Arbelaiz et D. Bartolome de Urduzu y Arbelaiz; D. Jose Maria de Orbe y Elio, marquis de Valde-Espina, conseiller et ministre du prétendant D. Carlos.

Esteban Perez de Yerobi est aussi enfant d'Irun; il y a dans son histoire le sujet d'un roman fort intéressant: fait prisonnier par les Marocains, il était à Fez quand il sut se faire aimer par l'impératrice du Maroc et la déterminer à fuir en Espagne. Arrivés sur le sol espagnol, l'impératrice embrassa la religion catholique et eut Charles-Quint pour parrain. Yerobi et la marocaine se marièrent alors, et Charles-Quint, qui les adopta, les combla de présents et d'honneurs.

Entre Irun (Espagne) et Béhobie (France), au milieu de la Bidassoa, s'élève une île célè-

bre dans l'histoire des deux pays; c'est l'*Île des Faisans ou de la Conférence*. C'est dans cette île que se devait vider, en champ clos, le différent entre François I^{er} et Charles-Quint. C'est là aussi, qu'en 1615, furent accomplies les fiançailles de l'infante Anne d'Autriche avec Louis XIII, roi de France, et de la princesse Isabelle de Bourbon avec le prince d'Espagne, depuis Philippe IV. C'est dans cette île encore, qu'en 1659, eurent lieu les conférences et la signature du traité des Pyrénées, et qu'en 1660, l'infante Marie Thérèse d'Autriche fût fiancée au roi de France, Louis XIV. En 1722, deux fiançailles encore se célébraient dans cette île de paix, celles de l'infante Marianne-Victoire, fille de Philippe V, avec Louis XV, roi de France, et celles de Louise-Isabelle d'Orléans, fille du régent de France, avec le prince des Asturies, depuis Louis I^{er}. Louis XV avait douze ans et l'infante quatre. Le mariage ne fut jamais consommé, et le roi épousa Marie Leczinska, fille de Stanislas, ancien roi de Pologne.

Par suite du traité de limite entre la France et l'Espagne, signé à Bayonne le 2 décembre 1856, cette île est commune aux deux nations; on la répara alors en lui donnant la forme qu'elle avait en 1659, lors du traité des Pyrénées et il y fut érigé un monument sur lequel est écrit, du côté de France :

**En mémoire
des conférences de MDCLIX
dans lesquelles
Louis XIV et Philippe IV
par une heureuse alliance
mirent fin
à une longue guerre
entre les deux nations.
Napoléon III, Empereur des Français
et
Isabelle II, Reine des Espagnes
ont rétabli cette île
l'an MDCCCLXI**

Du côté d'Espagne est gravée la même inscription en espagnol.

EXCURSION

A. FONTARABIE (FUENTERABIA).



côté d'Irun se trouve FONTARABIE. Cette petite ville, autrefois célèbre place forte, est trop curieuse pour que nous n'y fassions pas une excursion. Nous prenons donc une voiture à Irun, et nous suivons une belle et riante route qui traverse une plaine admirablement bien cultivée. Le terrain, enrichi par les alluvions de la Bidassoa, produit du maïs dont les tiges s'élèvent souvent jusqu'à 2 mètres de hauteur. Nous laissons à gauche un vieux couvent de capucins, d'une fenêtre duquel a été prise la vue de Fontarabie que nous publions; nous pouvons admirer, à droite, le beau pont du chemin de fer dont nous avons déjà parlé

et qui, traversant la Bidassoa, sert de trait d'union entre la France et l'Espagne. Les armes des deux pays sont sculptées sur les piles du pont. Bientôt nous gravissons une petite colline; nous sommes à Fontarabie.

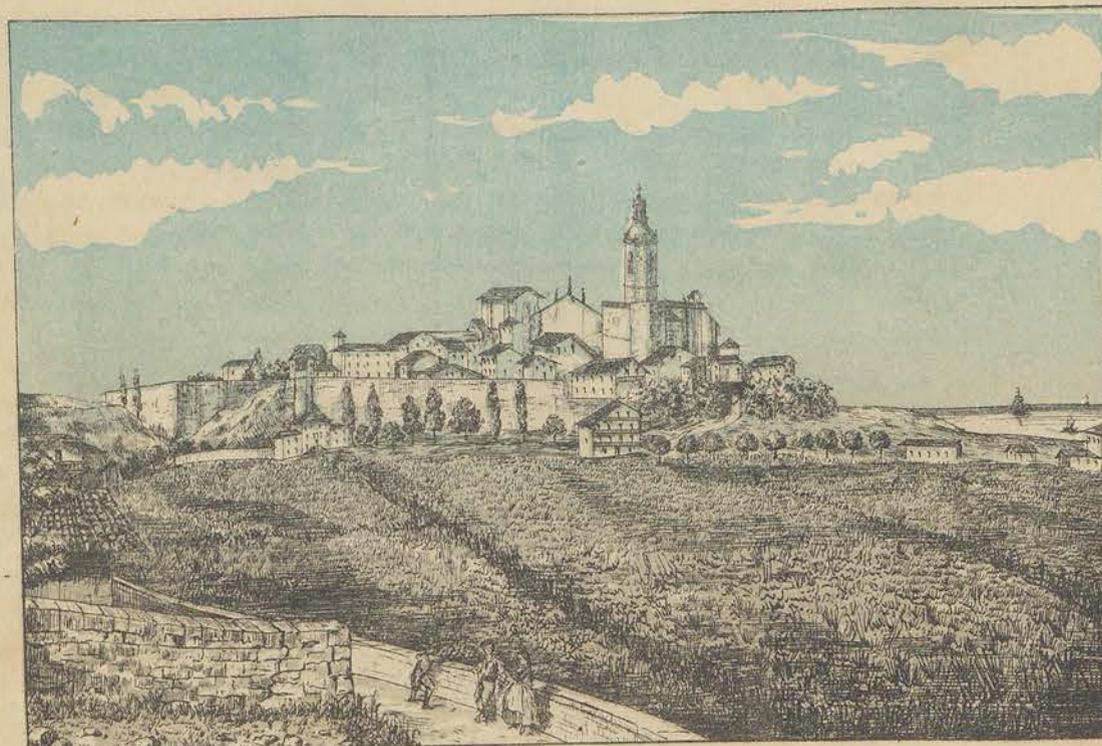
Fontarabie, située sur la rive gauche et à l'embouchure de la Bidassoa, occupe le point culminant d'un mamelon faisant partie de la montagne de Jaizquibel; son nom basque est *Ondarribia*, ce qui signifie rivière abondante en sable; sa population est de 5,129 habitants.

Rien ne saisit comme la vue de Fontarabie; ce sont de vieilles maisons du XVI^e siècle aux charpentes sculptées, aux toits qui se rejoignent, ne laissant pénétrer dans les rues qu'une lumière indécise. Ce sont, à chaque pas, de vastes palais en ruines aux fenêtres nues et démantelées, semblables aux immenses yeux de fantômes de pierres, témoins terribles d'une

histoire de sang et de feu. La *Calle-Mayor* (Grand'Rue), principalement, offre cet aspect de solitude et de désolation. C'est qu'aussi, Fontarabie a été jadis une place d'armes de première importance et, comme ville forte de la frontière, elle a été assiégée par presque toutes les armées envahissantes.

Fontarabie été a assiégée, en 1476, par les Français, qui y furent repoussés. En 1521, les Français s'en emparèrent et s'y maintinrent jusqu'en 1524. En 1658 elle fut assiégée simultanément, par terre, par le prince de Condé (1) et, par mer, par l'archevêque de Bordeaux, Sourdis. Ce siège, qui dura 69 jours, est célèbre par l'héroïque défense de la ville; les femmes mêmes s'unirent aux combattants. La position de la place était déses-

(1) Louis de Bourbon, alors duc d'Enghein, plus tard le grand Condé, n'avait que 21 ans lorsqu'il gagna, le 19 mai 1645, la bataille de Rocroy sur les Espagnols. Le vaincu de Fontarabie n'avait donc que 16 ans.



LAURENT Y DE MAY DEL

FUENTERRABIA

pérée : la flotte espagnole venait d'être détruite à Guétaria ; 7000 hommes, qui marchaient au secours de la ville, avaient été dispersés. On tint un conseil pour savoir si la ville serait rendue, mais D. Diego Butron, alcalde et capitaine, soutint le courage de tous et imposa son opinion par ces belles et énergiques paroles : *que aquel que hablase de rendicion deberia ser pasado por las armas* (que celui qui parle de se rendre devra être passé par les armes), et il offrit, pour sa part, 18,000 réaux *de á ocho*, pour les fondre et faire des balles s'il était nécessaire. On décida une sortie et, le 7 septembre, l'armée de Condé était culbutée laissant, dans sa fuite, un riche butin au pouvoir des assaillants. Il y eut 1500 morts, 2000 prisonniers et un même nombre de soldats se noyèrent en cherchant à traverser la Bidassoa à la nage. Depuis cette victoire, les habitants de Fontarabie professent une grande vénération pour *Nuestra Señora de Guadalupe* dont l'Eglise, fort curieuse, est construite sur le

Jaizquibel, non loin de la ville, et dont la fête se célèbre le 8 septembre, lendemain de l'anniversaire du fait d'armes de 1638, que nous venons de raconter.

C'est à la suite de ce siège que Fontarabie reçut, de Philippe IV, le titre de *muy noble, muy leal y muy valerosa ciudad* (très noble, très loyale et très valeureuse cité).

En 1719, Fontarabie fut assiégée et prise par le duc de Berwik. En 1794, elle fut attaquée par le capitaine Lamarque et le représentant Garreau, à la tête de 300 hommes. Il y avait, dans la place, 2000 combattants, beaucoup de vivres et de munitions. Les républicains français, malgré leur grande infériorité, sommèrent la place de se rendre dans six minutes ; deux capucins dirigeaient la défense et le capitaine Lamarque leur déclara qu'ils seraient, comme les autres, passés au fil de l'épée si la ville ne se rendait pas ; mais



les capucins, qui ne se souciaient pas qu'on leur tint parole, livrèrent la ville.

En 1799, Charles IV ajoutait aux titres de Fontarabie celui de *muy siempre fiel* (toujours très fidèle), si bien que son écusson porte aujourd'hui l'exergue : *Muy noble, muy leal, muy valerosa y muy siempre fiel ciudad.*

Le château, dont la construction est attribuée à Sanche-le-Fort, de Navarre, domine tous les environs; il est composé de deux parties bien distinctes : celle du côté de la place, qui doit dater de la fin du XVI^e siècle et celle du côté de la Bidassoa, qui paraît être plus ancienne. Il est bien probable que ce château a été la première fortification du mamelon et, par sa position, il devait être considéré, avant l'invention de la poudre, comme inexpugnable. Le reste des fortifications et les portes de la ville sont à demi écroulées.

L'église, sous l'invocation de *Santa Maria*

de la Asuncion (Sainte Marie de l'Assomption), est du style gothique à l'intérieur et du style renaissance à l'extérieur; elle offre, à la curiosité du visiteur, les remarquables sculptures de son maître-autel.

Au nord de Fontarabie se trouve le petit port de pêcheurs de la *Magdalena* (Madeleine). En 1684, son église et quelques maisons sautèrent, par suite de l'explosion de la fabrique de poudre qui se trouvait à côté. Plus loin, s'avance dans la mer le cap extrême de la montagne de Jaizquibel, c'est la pointe du Figuier, couronnée du castillo abandonné de Santelmo, d'où l'on jouit d'une très belle vue des côtes de France; par un temps clair, on voit fort bien Biarritz et même l'embouchure de l'Adour.

Nous reprenons le chemin de fer à Irun, nous quittons la vallée de la Bidassoa et nous pénétrons dans celle de l'Oyarzun, en traversant le tunnel de Gainchurizqueta, de 489 mètres de longueur; puis nous arrivons à la station de RENTERIA.

La ville, située à gauche du chemin de fer, porte le titre de *Noble y leal villa*. La population de la juridiction est de 2,500 habitants.

L'église, sous l'invocation de *Santa Maria de la Asuncion*, date du XVI^e ou XVII^e siècle. La partie la plus curieuse de cet édifice est un arc, construit à l'ouest de l'église, sur lequel s'élève une immense et massive tour servant de clocher; malgré le poids dont est chargé cet arc, qui doit encore résister à la poussée du mur de l'église du côté du midi, il n'est supporté que par un très faible piédroit.

On rencontre, à Renteria, un grand nombre

de maisons du XV^e siècle et, entr'autres, une grande maison carrée dont la construction remonte bien certainement à cette époque.

Comme pour Passages et Lezo, dont nous aurons occasion de nous occuper tout-à-l'heure, les fastes maritimes de Renteria sont bien éclipsés; on y construisait autrefois des navires de 800 tonneaux. L'industrie est très développée dans le pays; on y voit une ferronnerie, quatre fabriques de toile, une tannerie et un moulin à farine composé de huit paires de meules.

En remontant la vallée de l'Oyarzun, on rencontre la ville du même nom, où se trouve la plus belle place de jeu de pelote de la province. Cette ville a eu beaucoup à souffrir des guerres entre l'Espagne et la France; elle fut plusieurs fois incendiée, entr'autres en 1476 et en 1638. La vallée de l'Oyarzun renferme des mines de fer, de cuivre, de plomb et d'argent.



actuellement inexploitées. Il y a eu jadis jusqu'à quatorze hauts-fourneaux en mouvement; aujourd'hui l'industrie se compose de dix-huit moulins à farine. Dans l'église paroissiale d'Oyarzun on conserve le corps de san Justino et celui de santa Aurelia, martyrs, apportés de Rome par le prêtre D. Manuel de Sein. Près de l'ermitage de Andrerreguia, on voit une pierre sur laquelle sont gravés des caractères illisibles et la figure d'une femme; on croit, dans le vulgaire, que ce serait le tombeau de la femme de Jules César; cette croyance n'est appuyée d'aucune preuve. Il est plus naturel de supposer que cette pierre recouvre, ou a dû recouvrir, les cendres de quelque femme de noblesse.

Peu après avoir quitté la gare de Renteria, le chemin de fer laisse à droite le village de Lezo, de 1,100 habitants. Au centre de ce village s'élève une vieille église, appelée *Santo Cristo*, lieu de pèlerinage très renommé

et qui attire, tous les ans, le jour de l'Exaltation de la Croix, le 14 septembre, une grande affluence de gens des pays basques, d'Espagne et de France et jusqu'à des Biscayens, qui y viennent faire leurs dévotions aux pieds du Christ de bois sculpté, dont l'établissement est vulgairement attribué à saint Léon, évêque et martyr, de Bayonne. Jadis Lezo recevait de nombreux navires de commerce d'un très fort tonnage, mais aujourd'hui la baie n'est plus visitée que par des barques de pêcheurs.

Bientôt le chemin de fer traverse le rio Oyarzun sur un pont en tôle de 40 mètres d'ouverture et franchit le cap Capuchinos au moyen d'un tunnel de 195 mètres de longueur. Ce cap, qui s'avance et forme l'embouchure de l'Oyarzun, est occupé par les établissements de l'usine de plomb de la Compagnie Asturienne.

Nous voyons alors se dérouler à notre

droite l'admirable baie de Passages : le port le plus sûr de toute la côte cantabrique.

Nous sommes dans la gare de PASSAGES. Prenons une barque pour traverser la baie et dirigeons-nous vers la ville.

Voyez avec quelle adresse les batelières manient les avirons; elles ont un air marin tout particulier, avec ce chapeau rond orné de rubans; et quelles tailles cambrées lorsqu'elles frappent la mer de leurs rames!

La renommée des femmes de Passages, comme batelières, date de longtemps, et Philippe IV qui, en 1660, avait pu admirer leur adresse, en demanda douze pour manœuvrer les nacelles royales destinées aux promenades sur la pièce d'eau du *Buen-Retiro* (bonne retraite).

La ville de Passages est composée de deux

quartiers, séparés par le canal et le port du même nom. Le quartier oriental s'appelle San Juan et l'occidental San Pedro.

San Juan, situé entre la plage et le pied du mont Jaizquibel, offre au voyageur l'aspect le plus pittoresque. La montagne, plongeant dans la mer, suivant une pente rapide, les maisons, par suite, sont collées au coteau et ne laissent pour la circulation qu'une rue, inaccessible aux voitures, qui souvent traverse sous les maisons en formant des tunnels ou porches, parfois assez longs. Afin d'obtenir l'espace que refuse la configuration du terrain, les étages supérieurs des maisons empiètent sur cette rue tortueuse et accidentée par des encorbellements et des balcons dont quelques-uns attirent l'attention par leur forme rustique ou primitive. San Pedro, situé au pied du mont Ulia, n'est composé non plus que d'une rue et une place, mais n'offre pas le même caractère que San Juan.

L'industrie de ce pays est principalement la pêche. Il y avait autrefois un arsenal de marine où se sont construits des navires importants; ainsi, lorsqu'en 1660 Philippe IV amenait Marie-Thérèse à l'île des Faisans, pour y épouser le roi de France Louis XIV, il put admirer, dans les chantiers de cet arsenal, un navire en construction de 1,522 tonneaux; c'était le plus grand navire qui eut été construit en Europe à cette époque. Aujourd'hui on peut encore visiter à Passages une fabrique de porcelaine et une corderie qui occupent beaucoup de monde.

La ville jouit du titre de *Noble y leal villa*, et renferme 1,266 habitants.

Passages, nous l'avons dit, est le port le meilleur et le plus sûr de toute la côte cantabrique; on y pénètre par un détroit que forment le Jaizquibel à l'orient et l'Ulía à l'occident. L'entrée était autrefois défendue

par une tour construite en 1621 et armée de trois pièces de calibre; aujourd'hui, sur la côte orientale, est le castillo de Santa Isabel. Ce port, jadis si beau, est maintenant comblé par les dépôts qu'y amène le rio Oyarzun, et il ne peut plus recevoir que de petits navires; une grande partie de la baie est à sec à marée basse et la navigation n'a plus lieu que suivant le canal du rio Oyarzun qui traverse la baie dans toute sa longueur.

Depuis longtemps déjà on a fait des études et élaboré des projets pour la réfection du port de Passages, mais jusqu'ici sans aucun résultat. Il serait bien à désirer cependant qu'une aussi belle baie, qui baigne le pied du chemin de fer, reprenne sur la liste des ports de la Péninsule le rang qui lui appartient.

L'atterrissement du port de Passages est très probablement dû au déboisement de la vallée; c'est ce qui explique comment, jusqu'à la fin



LEON LAURENT DEL.

PASAGES



du XVII^e siècle, ce port avait conservé une très grande profondeur et comment, depuis lors, par suite du défrichement de terrains très inclinés, il a été comblé par les alluvions qu'y dépose l'Oyarzun aux époques des grandes pluies.

Passages a été souvent visité par des maladies épidémiques, entr'autres par la fièvre jaune, en 1823, qui y fut apportée, dit-on, de la Havane, par le navire *Donostiarra*, et qu'on brûla, dans le port, avec tous ses appareils, câbles, voiles, etc., etc., afin de couper court au foyer originel de l'épidémie.

C'est de ce port que le marquis de La Fayette, à peine âgé de 20 ans et devant la flotte française, qui appareillait à Toulon, partit, en 1778, pour l'Amérique, après avoir frété lui-même un vaisseau qu'il chargea d'armes.

Passages est la patrie d'un grand nombre

de capitaines de mer et d'hommes célèbres : Don Agustin de Lezo, archevêque de Saragosse; don Blas de Lezo, lieutenant-général de marine; don Joaquin Maria de Ferrer qui, après avoir occupé les plus hauts postes de l'état, mourut en septembre 1861, aux bains de Santa-Agueda; ses restes mortels reposent auprès de ceux de son épouse, dans une chapelle construite à côté de l'église de San Pedro.

Après avoir franchi le viaduc de la Herrera, de 4 arches de 15 mètres d'ouverture chacune, le chemin de fer abandonne la vallée de l'Oyarzun pour pénétrer dans celle de l'Urumea. Nous laissons à droite, sur la hauteur, le village de Mira-Cruz, puis Puertas-Coloradas. La grande animation qui règne sur la route royale, que longe le chemin de fer, nous annonce l'approche d'une grande ville; en effet, après avoir franchi deux ponts en tôle, l'un de 8 mètres et l'autre de 10 mètres, et laissé



à gauche la maison de la *Misericordia*, nous entrons dans la gare de SAINT-SÉBASTIEN.

La cité de Saint-Sébastien, port de mer, capitale de la province, 12,885 habitants, est assise au pied du mont Urgullo, dans une presqu'île, entre deux baies, l'une au nord, la Zurriola, rendue impraticable aux navires par la barre de l'embouchure de l'Urumea, l'autre à l'est, la Concha, protégée par l'île de Santa-Clara, et dans laquelle est établi le port. Celui-ci est divisé en deux parties : le vieux port, à sec à marée basse, et le port neuf, qui est fermé par des écluses et permet en tout temps aux navires d'être à flot.

La plage de la Concha est la plus belle de toutes les côtes cantabriques et, tous les ans, une affluence considérable d'étrangers viennent y prendre des bains de mer.

Le climat de la ville, d'ailleurs, est très

doux ; en été, les chaleurs sont tempérées par l'air frais de la mer, et on compte comme une exception les hivers où il neige.

Il n'y a pas de doute sur l'antiquité de Saint-Sébastien. Vers le IX^e siècle, il existait une ville d'*Izurum*, dont le nom a été changé en celui de Saint-Sébastien par suite, bien certainement, de l'invocation de la première paroisse. Le nom de *Donostiyá*, qui lui a été donné depuis, doit être une corruption de *Done Sebastian* ; le mot *done*, en basque, signifiant *saint* (Diccionario historico-geografico, descriptivo, etc., de Guipuzcoa, por Don Pablo de Gorosabel, page 439).

La ville de Saint-Sébastien était autrefois entourée de murailles ; mais, depuis 1864, les fortifications sont tombées et ont fait place à l'extension de la ville, qui se construit avec rapidité.

Saint-Sébastien peut donc se diviser en deux

parties bien distinctes : 1^o la vieille ville ; 2^o la ville neuve.

La vieille ville ne l'est que de nom, car elle ne date que de 1813, époque à laquelle elle fut réédifiée, après un incendie dont nous parlerons plus loin. Elle est construite avec une régularité qui lui donne un aspect monotone ; les rues sont étroites, tirées au cordeau, et se ressemblent toutes.

Cependant nous devons dire qu'un admirable système d'économie a présidé à la reconstruction de cette ville. Il fallait, en effet, faire tenir dans un espace fermé et fort restreint — à peu près 380 mètres de long sur à peine 300 mètres de large — la quantité d'habitations capables de recevoir une population de 12,000 habitants, et le problème n'a pu être résolu qu'en construisant des maisons de cinq à six étages avec des plafonds peu élevés, et en réduisant au strict

nécessaire les surfaces libres destinées soit à la circulation par la ville, soit à l'aérage des habitations. Hâtons-nous de dire aussi que, malgré ces conditions défavorables, la vieille ville est partout, grâce à l'excellente administration municipale qu'elle possède, d'une propreté qu'on ne rencontre pas toujours dans les grandes villes, mieux partagées sous le rapport de l'espace.

La police urbaine se fait par des *alguaciles* (alguazils), costumés de vêtements à la mode antique espagnole, et par des *celadores* (surveillants) portant, à fort peu près, le costume des *policemen* anglais.

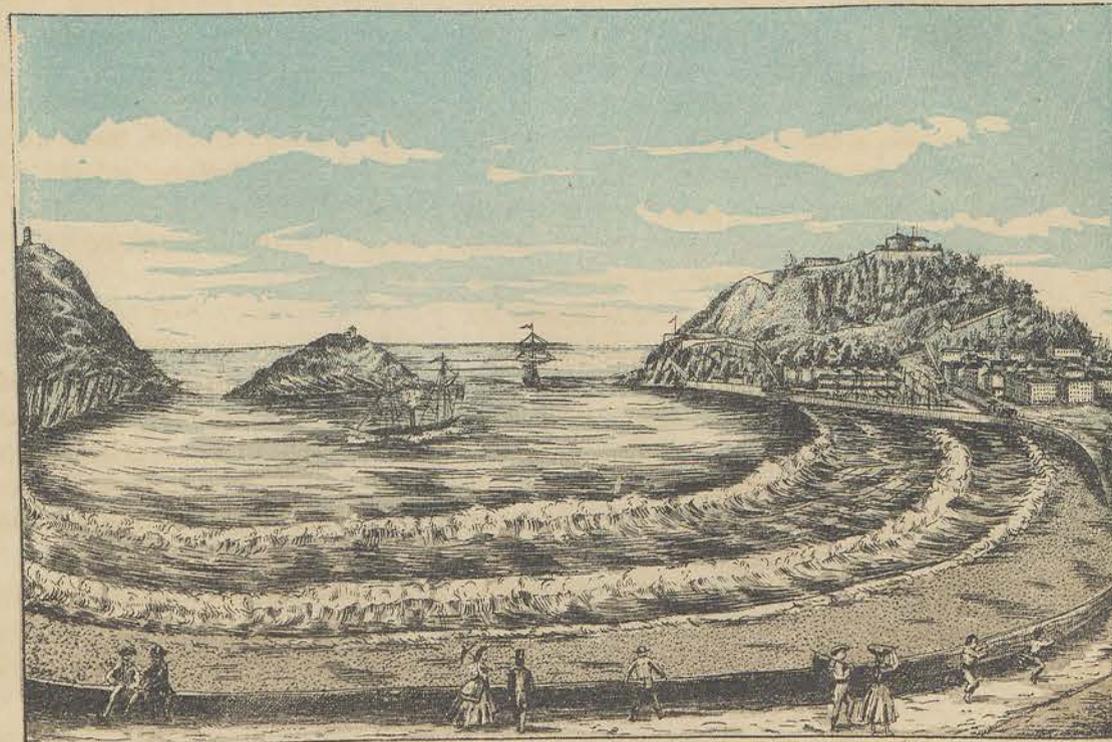
La ville neuve n'offre encore rien de particulier ; les rues sont à peine dessinées et il est fort difficile de se faire, aujourd'hui, une idée exacte de ce qu'elle sera plus tard. Cependant, en certains endroits, on peut remarquer quelques maisons construites avec soin, et qui

laissent beaucoup espérer en faveur de la nouvelle ville. La maison gothique, non loin du pont de Santa Catalina, construite en pierre calcaire blanche et en brique, est d'un fort bel aspect. Celle située à l'angle de l'Alameda (boulevard) et de la promenade, ou rue de Oquendo, construite en calcaire bleu d'Albistur, qui est du marbre réel, avec ses parements en brique, est d'un excellent effet. Nous citerons encore la maison d'angle de la rue qui fait le prolongement de l'ancienne rue San Geronimo, dont le rez-de-chaussée est formé d'arceaux surélevés, comme la précédente. Malheureusement ces arceaux, qui comportent naturellement un entre-sol, sont beaucoup trop élevés pour ne former qu'un seul étage et il en est résulté, dans l'angle de la maison, une salle de café dont la hauteur est beaucoup trop grande, comparée aux autres dimensions; d'ailleurs cette salle est coupée, on ne sait trop pourquoi, car la science actuelle de la construction permettait de l'éviter,

est coupée, disons-nous, par une file de trois grosses et immenses colonnes en fonte, qui lui font perdre tout son aspect et la rendent lourde et disproportionnée. Nous ne pouvons clore ce léger aperçu sur la nouvelle ville, sans faire mention d'une maison à deux étages, qui se trouve au beau milieu du boulevard (alameda) où toutes les maisons voisines ont quatre étages. Cette solution de continuité dans les lignes générales de la perspective est d'un fort vilain effet.

La ville et ses principaux établissements sont éclairés au gaz. L'usine, exploitée par une compagnie locale par actions, a subi, dans ces derniers temps, une grande amélioration; elle est composée aujourd'hui de dix-huit cornues, et la capacité de son réservoir est de cinq cents mètres cubes.

Saint-Sébastien, capitale du Guipuzcoa, est la résidence du Gouverneur civil et du Commandant général de la province. Un journal,



LEON LAURENT DEL

S^N SEBASTIAN

El Guipuzcoano, fondé en 1861, s'occupe spécialement des intérêts du pays.

L'industrie est représentée par plusieurs usines à ciment (chaux hydraulique), une fabrique d'allumettes, une brasserie, une fabrique de pointes de Paris, une savonnerie, une fabrique de bougies, etc., etc., et surtout par la pêche, qui y a pris beaucoup d'extension depuis l'ouverture du chemin de fer, par suite du transport rapide du poisson de mer jusqu'à Madrid.

Saint-Sébastien offre, à la curiosité des voyageurs, deux belles églises; l'une, Santa Maria, est un chef-d'œuvre de majesté; c'est l'édifice le plus irréprochable dans son ensemble et dans ses détails que la Renaissance ait élevé dans les provinces basques; l'autre, San Vicente, dont l'intérieur appartient à la Renaissance et l'extérieur au style gothique, est bien moins belle que la précédente, mais mérite aussi une visite.

Un joli petit théâtre, bien décoré, donne pendant toute la saison des bains, des représentations dramatiques et d'opéras.

La *Plaza Mayor* (grande place) mérite une mention; elle est carrée, entourée d'arceaux qui forment un lieu de promenade les jours de mauvais temps. Une des faces de la place est occupée par la *Casa consistorial* (hôtel-de-ville) construite sur les plans du célèbre architecte madrilène D. Silvestre Perez, et dont la première pierre fut posée, le 10 juin 1828, par le roi Ferdinand VII.

Dans le salon principal de l'hôtel-de-ville, on voit deux belles porcelaines de Sèvres, données par l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Eugénie, sur lesquelles sont peints en miniature les portraits de ces souverains.

Le visiteur peut admirer encore, dans cet édifice, deux beaux tableaux de marine,



œuvres du peintre Antonio de Brujada, représentant deux combats livrés par D. Antonio de Oquendo contre les Hollandais, dont nous aurons occasion de parler en citant les hommes illustres que Saint-Sébastien s'honore d'avoir vu naître. Dans le salon de l'*ayuntamiento* (conseil de ville), est conservé un remarquable travail calligraphique dû à la plume de D. Juan Manuel Besnes é Yrigoyen, enfant de Saint-Sébastien, habitant Montevideo depuis un grand nombre d'années, et où il est décédé dernièrement. Ce remarquable travail, qui représente une allégorie des *fueros* (coutumes et franchises) de la province de Guipuzcoa, a reçu une médaille de première classe à l'exposition universelle de Paris, en 1855.

On montre aussi, à l'hôtel de ville, la salle de la Conférence où la Reine d'Espagne et l'Empereur des Français se sont entretenus lors de leur entrevue du 9 septembre 1865 ; l'*Ayuntamiento* conserve religieusement les décorations

et les meubles de cette salle dans l'état où ils ont été laissés par les deux souverains.

Hors Saint-Sébastien se trouve la maison de la Miséricorde, qui a succédé à celle de Saint-Martin ; elle a été érigée en 1840 au moyen de fonds que D. Antonio de Zavaleta, enfant de Saint-Sébastien, habitant la Havane, donna à la ville, héritage qui s'éleva à la somme de 2,381,205 réaux vellon (626,655 francs). Les plans sont l'œuvre de Joaquin Ramon de Echeveste, architecte. Cette maison sert d'hospice pour les pauvres et d'hôpital civil pour les malades indigents ; elle est la maison de secours du district provincial et on y élève et y instruit, jusqu'à l'âge de 14 ans, les enfants trouvés. Cet établissement est desservi par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, sous la direction d'une assemblée municipale de bienfaisance.

Saint-Sébastien possède d'admirables pro-

menades ; outre les routes d'Antigua, de Miracruz et l'allée d'Atocha (genêts), la nouvelle ville est séparée de l'ancienne par un boulevard (Alameda) qui paraît destiné à devenir la promenade privilégiée ; cependant celle qui suit la rive gauche de l'embouchure de l'Urumea est splendide et, lors des grandes marées, offre à l'œil étonné des curieux, le spectacle grandiose et émouvant de la mer sans cesse agitée par la barre qui ferme l'entrée de la Zuriola.

Mais, par dessus tout, la promenade que ne doit pas oublier de faire le visiteur, est celle de gravir le mont Urgullo, que couronne la citadelle de la Mota. Rien n'est beau comme le point de vue dont on jouit de la plate-forme de la citadelle : à ses pieds se développe la ville, l'Urumea serpente entre les collines, la plage décrit un cercle immense que termine le mont Igueldo ou Montefrio, surmonté de la tour du vieux phare, et au-dessus de tout cela, un horizon formé d'un amphithéâtre de collines

qui s'échelonnent les unes sur les autres et, derrière soi, les immenses étendues de la pleine mer sillonnée de navires.

La citadelle est tout ce qui reste des fortifications de Saint-Sébastien. Les anciennes murailles, démolies depuis 1864, avaient été construites en 1516, et la ville donna alors, pour leur construction, 150,000 ducats ; elles remplaçaient celles qui, déjà élevées aux frais de la ville et illustrées par d'héroïques défenses, avaient valu à la municipalité le singulier privilège d'ouvrir et de fermer, tous les jours, les portes de la place.

Eclairé par des torches, l'alcalde, escorté des personnes les plus illustres de la ville, se rendait processionnellement aux portes et présidait à la fermeture, qu'opérait un *llavero* (porte-clefs) aux gages de la municipalité. Les clefs étaient déposées chez l'alcalde.



En 1542, l'empereur Charles-Quint, et, en 1566 et 1588, Philippe II, demandèrent qu'une clef fut remise au gouverneur de la place. Depuis lors, la fermeture des portes se fit d'accord avec l'alcalde et le gouverneur militaire; mais, en 1794, lorsque Saint-Sébastien, sans garnison, sans munitions de guerre, sans aucun espoir de secours, se vit forcé de recevoir les Français dans ses murs, cette coutume fut abolie. Après l'évacuation des Français, un procès fut intenté contre les alcaldes et la municipalité, suspectés de trahison; les accusés furent absous, mais le vieux privilège de la garde des clefs de la ville ne fut pas restitué; cependant, longtemps encore, la ville, comme une protestation de ses droits, conserva, à ses frais, un porteclefs.

En descendant du castillo on rencontre la poudrière dont deux explosions, en 1575 et en 1688, dues au feu du ciel, causèrent beaucoup

de mal aux quais du port et aux maisons de la ville. A mi-côte, parmi les rochers, se trouvent les tombeaux des officiers anglais qui périrent, en 1836, en défendant Saint-Sébastien contre les carlistes.

On conçoit facilement que Saint-Sébastien, par suite de sa position comme ville frontière et de son importance comme place la plus forte de la province, ait eu à supporter beaucoup de sièges, surtout pendant les guerres entre l'Espagne et la France. Les principaux sièges furent ceux de 1476, 1512, 1719, 1794, et par-dessus tout celui de 1813 établi par les Anglo-Portugais, alliés des Espagnols, siège dont les suites inqualifiables (31 août 1813) furent si funestes à Saint-Sébastien, et dont nous empruntons les détails à l'éloquent récit qu'en fait M. A. de Quatrefages, dans son ouvrage *Souvenirs d'un naturaliste* (1).

(1) Ce qui suit est extrait de l'ITINÉRAIRE DU VOYAGEUR EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL, par M. Germond de Lavigne.

« Depuis cinq ans les Français étaient
« maîtres de Saint-Sébastien quand, le 28 juin
« 1813, les troupes du général Graham et les
« trois bataillons de Guipuzcoa, vinrent mettre
« le siège devant la place. Les Sébastianais
« accueillirent avec les démonstrations de la
« joie la plus vive cette armée, soi-disant libé-
« ratrice, et nombre d'entr'eux s'échappèrent
« pour se ranger parmi les alliés. Du 25 au
« 29 juillet, les batteries anglo-portugaises
« détruisirent 63 maisons de la ville; mais les
« habitants n'en faisaient pas moins des vœux
« pour le triomphe des alliés et, quand le der-
« nier assaut fut livré et la ville prise, ils s'em-
« pressèrent de courir au-devant des Anglais.
« Leur confiance devait être cruellement trom-
« pée.

« Pendant que les Français se retranchaient
« paisiblement dans la citadelle et aux abords
« du mont Urgullo, pendant qu'on négligeait
« à leur égard jusqu'aux plus simples précau-

« tions indiquées par l'art militaire, Saint-
« Sébastien était mis à sac par ses prétendus
« libérateurs. Une soldatesque effrénée et que
« pas un officier ne tenta d'arrêter, pillait les
« maisons, massacrait les habitants, outrageait
« l'épouse sous les yeux de son époux, la fille
« sous les yeux de sa mère. Ici, le manifeste
« publié après le siège par les habitants de
« Saint-Sébastien, signale des actes d'une bar-
« barie atroce. Enfin, l'incendie vint couronner
« dignement ces effroyables scènes. Dans la
« soirée, les soldats anglais et portugais mirent
« le feu à une maison de la grande rue, puis
« sur d'autres points encore, et dansèrent à la
« lueur des flammes; ce fut en vain que quel-
« ques habitants demandèrent qu'il leur fut
« permis d'éteindre les flammes; ce fut en vain
« qu'un ordre dérisoire, arraché par les ins-
« tances des alcaldes, fut donné dans ce sens.
« Les charpentiers qui s'étaient offerts, bien
« loin de se voir escorter, furent maltraités,
« contraints d'indiquer les maisons où le pil-



« lage devait être le plus lucratif, et forcés de
« s'enfuir pour sauver leur vie. Ainsi, pendant
« que la cité brûlait d'un côté, le viol, le
« meurtre, continuaient de l'autre. Le manifeste
« cite ici les noms de quelques-unes des vic-
« times les plus remarquables et, parmi elles,
« on voit figurer des magistrats et des prêtres.

« Pendant toute la nuit, les portes de Saint-
« Sébastien avaient été fermées. Enfin le jour
« parut et, sur les instances des alcaldes, il
« fut permis aux habitants de quitter leur pa-
« trie en ruines. La plupart se hâtèrent de fuir.
« Une foule absolument sans ressources, des
« femmes entièrement nues, des vieillards
« couverts de blessures, s'échappèrent dans la
« campagne, où un grand nombre périrent.
« Quelques personnes restèrent espérant que,
« la première soif de pillage apaisée, elles
« pourraient sauver les débris de leur fortune ;
« mais l'incendie durait toujours et, quand les
« alliés crurent n'avoir plus rien à prendre,

« ils trouvèrent que les flammes allaient trop
« lentement. Alors, ils eurent recours à des
« cartouches incendiaires qu'on leur vit prépa-
« rer ouvertement dans la rue de Narrica.
« Grâce à l'emploi de ces artifices destruc-
« teurs, le feu se propagea avec une effrayante
« rapidité. Saint-Sébastien tout entier fut dé-
« truit. Trente-six maisons demeurèrent seules
« debout, la plupart adossées au rocher du
« castillo, qu'occupaient les Français, les au-
« tres attenantes aux deux églises, qui ser-
« vaient d'hôpital et de casernes aux vain-
« queurs. Livres, registres publics et privés,
« archives civiles et ecclésiastiques, tout fut
« réduit en cendres, et l'on évalue à plus de
« cent millions de réaux les pertes immé-
« diates.

« Vingt-quatre jours après l'assaut, Anglais
« et Portugais fouillaient encore les cendres
« de Saint-Sébastien pour y découvrir quel-
« qu'objet de la plus mince valeur et, pendant

« ce long intervalle de temps, pas un effort ne
« fut tenté pour réprimer ces excès, pas un
« officier ne chercha à arrêter les soldats.
« Bien plus, les objets volés, quelle que fut
« leur nature, étaient étalés et mis publique-
« ment en vente au quartier général de l'armée
« alliée.

« L'incendie et le sac de Saint-Sébastien
« laissaient plus de quinze cents familles sans
« asile, sans pain, presque sans vêtements.
« Quatre mois après, le tiers de cette popula-
« tion avait péri de misère et de faim. Les
« autorités civiles, retirées à Zubieta, après
« avoir fait constater les faits par une enquête
« solennelle, demandèrent des secours tempo-
« raires et une indemnité qui leur permit de
« relever leurs habitations ; mais en vain s'a-
« dressèrent-ils à Wellington, à la régence
« d'Espagne, au Congrès national : l'un et
« l'autre leur fut refusé. Alors, elles publièrent
« le manifeste et les correspondances d'où

« nous avons tiré ces détails. Elles en appe-
« lèrent à l'Europe entière.

« On ne peut en douter, le 31 août 1813,
« Saint-Sébastien a été détruit par ses propres
« alliés, et sa ruine était préméditée. La res-
« ponsabilité de cette destruction retombe
« évidemment tout entière sur les généraux
« anglais qui commandaient l'armée assié-
« geante et qui tenaient des événements une
« véritable omnipotence. Quelle raison pou-
« vait motiver, de leur part, une conduite
« aussi étrange qu'odieuse?... Saint-Sébastien
« était le chef-lieu d'une des provinces basques
« où l'industrie et le commerce ont toujours
« tendu à se développer ; elle avait été le siège
« de riches compagnies qui exploitaient les
« colonies espagnoles ; le retour de la paix
« allait raviver les rapports actifs avec la
« France, que sa position géographique rend
« inévitables. Pour cela seul, peut-être, Saint-
« Sébastien devait périr.... »



« L'âme s'attriste et frémit, a dit M. le comte de Toreno dans son *Histoire d'Espagne*, « au souvenir d'une scène aussi lamentable et « aussi tragique, que n'avaient certes pas « provoquée ces pacifiques habitants, sortis « joyeux au-devant de ceux qu'ils considéraient « comme des libérateurs, et dont ils reçurent « tout aussitôt des menaces, des injures et de « mauvais traitements..... Quel déshonneur « et quelle atrocité !..... Ruine et dévastation « qu'on ne pourrait croire l'œuvre des soldats « d'une nation alliée, européenne et civilisée, « mais plutôt l'acte de folie et de fureur de « bandes ennemies et sauvages venues de « l'Afrique. »

Saint-Sébastien eut encore à supporter d'autres sièges ; l'un en 1823, dirigé par le duc d'Angoulême, l'autre, en 1833, mis par les troupes carlistes. C'est à propos de ce dernier siège que la municipalité de Saint-Sébastien, écrivant au général qui commandait, dans la

province, l'armée d'opération, dit : « Si les combinaisons arrêtées par Votre Excellence, si le service de la reine et le triomphe de la sainte cause exigent que cette ville soit de nouveau détruite, nous ferons ce sacrifice avec joie, renonçant, dès à présent, au moindre secours, décidés à nous ensevelir sous les ruines avant de laisser arborer sur nos murailles une autre bannière que celle d'Isabelle II. »

Belles paroles pour une ville qui venait de tant souffrir ! et bien dignes de celle dans les armes de laquelle on lit : *Por fidelidad, nobleza y lealtad, ganadas* (Gagnées par fidélité, noblesse et loyauté).

Avant l'affreux incendie de 1813, Saint-Sébastien avait été plusieurs fois déjà la proie des flammes : en 1278, en 1338, en 1361, et en 1397. La peste décimait la population en 1433, et ce fléau disparut à la suite d'un

incendie qui, le 29 juin de la même année, brûla 40 maisons. Dans la nuit du 28 janvier 1489, la ville fut complètement réduite en cendres ; trois maisons seulement échappèrent à la destruction. Pour éviter à l'avenir de tels désastres, il fut ordonné que la ville serait construite en pierres et non en bois, comme il avait été d'usage jusqu'alors.

Saint-Sébastien a été visité par un grand nombre de souverains de l'Espagne et de l'étranger. En 1204 et en 1209, par Alphonse VIII de Castille ; en 1286 et en 1290, par Sanche IV le brave ; en 1366, par Pierre-le-Cruel et ses trois filles ; en 1457, par Henri IV l'impuissant, qui fut reçu dans la maison de Miguel Martinez de Engomez, prévôt de la ville ; en 1526, par François I^{er}, roi de France, qui, rentrant dans ses états après avoir été fait prisonnier à la bataille de Pavie, en 1525, séjourna cinq jours à Saint-Sébastien ; en 1539, par Charles-Quint, qui se

rendait en Flandres pour châtier les Gantois révoltés ; en 1615, par Philippe III, lors de l'échange, dans l'île des Faisans, de sa fille Anne d'Autriche, qui épousa Louis XIII, roi de France, et de la sœur de ce roi, Isabelle de Bourbon, qui se maria avec le roi d'Espagne ; en 1660, par Philippe IV, qui conduisait en France l'infante Thérèse, sa fille, fiancée du roi Louis XIV ; en 1777, par Joseph II d'Autriche ; en 1808, par le roi Joseph Bonaparte ; en 1828, par Ferdinand VII ; en 1845, par la reine Isabelle II ; en 1849, par Charles-Albert, roi de Sardaigne ; en 1856, 1858 et 1863, par l'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie ; en 1863, par la Reine Isabelle II, qui y reçut la visite de l'Empereur et de l'Impératrice des Français.

Saint-Sébastien s'honore d'avoir donné le jour à un grand nombre d'hommes illustres, dont nous allons citer les principaux :



D. Juan de Idiaquez, secrétaire d'état sous Philippe II et III, mort à Ségovie, le 12 octobre 1614. Ses restes mortels, transportés à Saint-Sébastien, furent déposés dans l'ancien couvent de San Telmo, supprimé depuis 1836, et aujourd'hui transformé en parc d'artillerie.

D. Alonso de Idiaquez, fils du précédent. Vice-roi et capitaine général du Guipuzcoa, en 1615, il se distingua dans la guerre de la *Sainte ligue*, contre les Huguenots. Il mourut à Milan, le 7 octobre 1618.

D. Antonio de Urbizondo, né le 17 janvier 1805. Pris les armes à la main, en 1821, lors du soulèvement royaliste de Salvatierra, il ne dut la vie qu'à son jeune âge. En 1823, il était lieutenant-colonel d'infanterie, poste qu'il occupa jusqu'en 1833, époque à laquelle il se rendit en Portugal, rejoindre l'infant D. Carlos. Après avoir suivi les différentes fortunes du Prétendant, il se déclara en faveur de la paix, en 1839 (Convention de Vergara). En 1841, il

fut nommé commandant général des forces du Guipuzcoa, lors du mouvement des provinces en faveur de la régence de la reine-mère ; mais ce mouvement ayant été réprimé, il émigra en France, d'où il ne revint qu'en 1843, après l'amnistie. En 1846, il fut nommé capitaine-général des îles Philippines, poste qu'il occupa jusqu'en 1853. Il posséda le portefeuille de ministre de la guerre pendant deux mois, en 1856. Il mourut dans le courant de l'année 1857.

D. Raphaël de Echagüe, né le 13 février 1815. Il fit ses premières armes dans le bataillon de *Chapelgorris* (bérêts rouges), formé par la province, en 1833. Il était brigadier, commandant le régiment *Princesa*, lorsque, en 1854, il s'associa au *pronunciamiento* (soulèvement) national du général Léopold O'Donnell, comte de Lucena, contre le ministère Sartorius ; sa conduite lui valut le grade de maréchal-de-camp et la charge de

capitaine-général de Valence. En 1859, il fut nommé commandant-général du premier corps d'armée destiné à opérer dans la guerre d'Afrique. Dans cette campagne, pendant laquelle il montra beaucoup de valeur, il fut blessé au pouce de la main droite et acquit le grade de lieutenant-général. Après la guerre, il fut nommé gouverneur-capitaine-général de Porto-Rico, un peu plus tard il obtint la même charge aux îles Philippines, emploi qu'il conserva jusqu'en 1866, époque à laquelle il rentra en Espagne.

D. Juan de Echaide qui, à la fin du XVI^e siècle, découvrait les bancs de Terre-Neuve.

D. Miguel de Oquendo, qui s'empara de l'île de Saint-Michel sur les Français en 1582. Il commandait onze navires dans l'*invincible armada* (flotte invincible), expédition de 1588 contre l'Angleterre et qui fut si funeste à la marine espagnole.

D. Antonio de Oquendo, fils du précédent, qui s'est illustré par un grand nombre de combats navals. Nous allons raconter les deux principaux.

Le général hollandais, Adrien Hanspater, à la tête d'une puissante escadre, inquiétait plusieurs places maritimes de l'Amérique du Sud, entr'autres Pernambuco et Tous-les-Saints au Brésil, lorsque Antonio de Oquendo fut envoyé à leur secours. Il partit de Lisbonne le 5 mai 1631, avec une flotte de 16 navires. Le 12 septembre les deux flottes étaient en présence entre Bahia et Rio-Janeiro. Le général Hanspater apprenant que la flotte espagnole n'était composée que de 16 navires, ne voulut livrer le combat qu'avec le même nombre de vaisseaux. Les deux bâtiments amiraux s'abordèrent, alors eut lieu un combat héroïque de carnage et de sang ; l'incendie se déclarait dans le navire hollandais et menaçait le navire espagnol, mais ni l'un ni l'autre ne se rendait

encore; enfin, Hanspater, reconnaissant toute défense impossible et préférant la mort à la honte de la défaite, se jeta du haut de son navire dans la mer et disparut. Le reste de la flotte hollandaise, voyant le vaisseau-amiral tombé au pouvoir de l'ennemi, prit la fuite et laissa la flotte espagnole maîtresse de la mer. De retour à Lisbonne, Oquendo fut nommé conseiller de guerre.

Un autre combat, livré par Antonio de Oquendo, le 22 septembre 1639, dans la mer Noire, n'est pas moins glorieux que le précédent. Il était dans le port de Mardick, lorsque les Hollandais y vinrent jeter l'ancre. La flotte espagnole était composée de 21 voiles et la flotte hollandaise de 114. Malgré cette grande inégalité de force, Oquendo ne refusa pas le combat. Les deux flottes prirent la mer. Le combat fut terrible! Beaucoup de navires furent coulés bas et six navires espagnols seulement parvinrent à s'échapper; mais le vaisseau que

montait Oquendo n'abandonna point le champ de bataille; seul, livré à ses propres ressources, il continua le combat. Entouré d'un aussi grand nombre d'ennemis, il était perdu; on le sommait de se rendre, mais quoique démâté et sur le point de couler, il refuse! Alors quatre navires hollandais, le cernant de toute part, s'approchèrent pour l'aborder; cependant le vaillant enfant de Saint-Sébastien les attendait avec courage et lorsqu'ils furent presque sur lui, il les couvrit d'une épouvantable décharge de mitraille qui les força à se retirer, eux et toute la flotte ennemie. La même nuit, Oquendo vainqueur, rentrait seul dans le port de Mardick.

A la suite de ce fait d'armes, l'amiral hollandais fut traduit devant un conseil, inculpé d'incapacité pour ne s'être pas emparé d'Oquendo et du vaisseau qui le portait; pour défense il prononça les paroles suivantes, qui rendent un si juste hommage à la bravoure de

l'héroïque guipuzcoan : *La Capitana real de España, con D. Antonio de Oquendo, era invencible.* (L'escadre royale d'Espagne, avec Antonio de Oquendo, était invincible.)

Les deux combats navals que nous venons de raconter sont le sujet des tableaux du peintre Antonio de Brujada, dont nous avons eu occasion de parler, lors de notre visite à l'hôtel-de-ville, et dont les frais d'exécution ont été couverts par une souscription à laquelle ont pris part la Reine d'Espagne, l'Impératrice des Français et la Province.

Oquendo reçut, du roi Charles II, le titre de vicomte; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, car, brisé par les fatigues de sa brillante carrière, il mourut à la Coruña en 1640, âgé de 65 ans, des suites d'une fièvre lente. Le père Gabriel Henas, qui l'assista à ses derniers moments, raconte ainsi sa fin : « Il avait reçu les sacrements de l'Eglise avec une re-

« ligieuse dévotion, et, étant près de sa fin le
« jour de la Fête-Dieu, au moment où la pro-
« cession solennelle commença à sortir de
« l'église, il entendit les salves d'artillerie que
« tiraient la flotte royale et l'escadre de Flan-
« dres mouillées dans le port; ayant la tête
« troublée par la maladie, il s'imagina qu'elles
« tiraient contre les ennemis qui l'attaquaient.
« Il fit des efforts pour se mettre sur son
« séant, prononçant faiblement : Ennemis,
« ennemis, laissez-moi aller défendre la flotte
« et mourir sur mon vaisseau. Je reconnus que
« c'était les derniers moments, et lui présen-
« tant un crucifix et lui faisant les exhor-
« tations accoutumées, il mourut! Je suis
« convaincu que l'effort qu'il fit pour sortir de
« son lit hâta la mort. Le cadavre fut ensuite
« ouvert pour être embaumé, afin de pouvoir
« le transporter au temple de la Compagnie de
« Saint-Sébastien; on nota, comme chose
« particulière, que le cœur était très grand,
« quoique le corps petit, et que, du cœur,



« poussait un poil abondant. Particularité digne
« d'être remarquée d'un héros comme Antonio
« de Oquendo. »

Le fils de D. Antonio, D. Miguel de Oquendo,
est aussi né à Saint-Sébastien ; sa carrière ne
fut pas aussi brillante que celle de son père, et
la perte de sa flotte, par suite d'une tempête,
en 1665, sur les côtes de Rotas, province de
Cadix, l'obligea à quitter le service maritime.
Retiré dans sa maison de campagne de
Saint-Sébastien, il s'occupa de littérature.
Malgré ses revers, Charles II récompensa,
dans D. Miguel, les services rendus par ses
ancêtres ; il le fit marquis de San Millan, en
1688.

Saint-Sébastien est encore patrie de Doña
Catalina de Erauso, née en 1585, et qui,
après s'être enfuie du couvent, s'est fait
connaître en Espagne, en Amérique et en
Italie par une suite d'aventures incroyables, où

se mêlent des querelles de jeu, des duels à
mort et une foule d'actes de bravoure. Cette
étrange femme publia elle-même sa vie, en
1625, sous le nom de la *Monja-Alferez* ; Monja
(religieuse), parce qu'elle avait été au couvent ;
Alferez (enseigne), parce qu'elle reconquit,
dans un combat contre les Indiens, un étendard
dont ceux-ci s'étaient emparés.

APRES avoir terminé notre excursion dans
Saint-Sébastien, nous retournons à la
station reprendre le chemin de fer, et
nous continuons notre voyage dans l'intérieur
de la province.

Le chemin de fer suit les rives du rio
Urunua, qu'il franchit sur un pont en tôle de
75 mètres, puis traverse le tunnel de Loyola,
de 289 mètres de longueur, et arrive bientôt à
la station de HERNANI.

Hernani, *noble y leal villa*, possède une
population de 5,468 habitants, y compris celle
de la commune. Elle est située sur une hauteur,
à un kilomètre de la gare, et est composée de
trois belles rues. Autrefois, et par suite d'une
coutume d'origine inconnue, l'ayuntamiento
d'Hernani et son *cabildo* (chapitre) ecclésiastique
se rendaient tous les ans, le troisième jour de
Pentecôte, en procession à l'église de Saint-Se-
bastien del Antiquo, accompagnés d'étendards,
d'instruments de guerre, et au son du fifre ;
dans l'église d'Antigua, on chantait une messe
pendant laquelle l'ayuntamiento de Hernani
occupait la place d'honneur près de l'officiant.

Depuis quelque temps cette fête n'a plus
lieu.

Hernani est patrie de Juan Urbieta, qui fut
prisonnier le roi de France François I^{er}, à la
bataille de Pavie, en 1525. Les restes mortels

d'Urbieta reposent dans l'Eglise paroissiale (1).

A la juridiction des villes d'Uquieta et
d'Hernani, appartient le petit mais fort indus-
riel village de Lasarte, dont la population est
de 583 habitants et possédant, mues par les
eaux de la rivière Oria, les deux plus beaux
établissements industriels de la province, l'un,
une fonderie, qui prend tous les jours de plus
en plus grands développements, l'autre, une
filature de coton, appartenant à la maison Jose
et Francisco Brunet, de Saint-Sébastien, et qui
est dans un état très florissant.

En quittant la station, nous passons devant
le village d'Hernani, que nous laissons à droite,
puis, peu de temps après, du même côté, nous
apercevons la petite ville d'*Urnieta*, de 1861
habitants. Ce petit pays fut celui de la province

(1) François I ne remit pas son épée à Juan Urbieta,
mais au vice-roi de Naples, qui la recut à genoux.

qui souffrit le plus des horreurs de la guerre civile; le 8 septembre 1837, du fait des troupes constitutionnelles, 46 maisons du village et 106 fermes des environs furent la proie des flammes. Il ne resta que cinq maisons debout dans la ville.

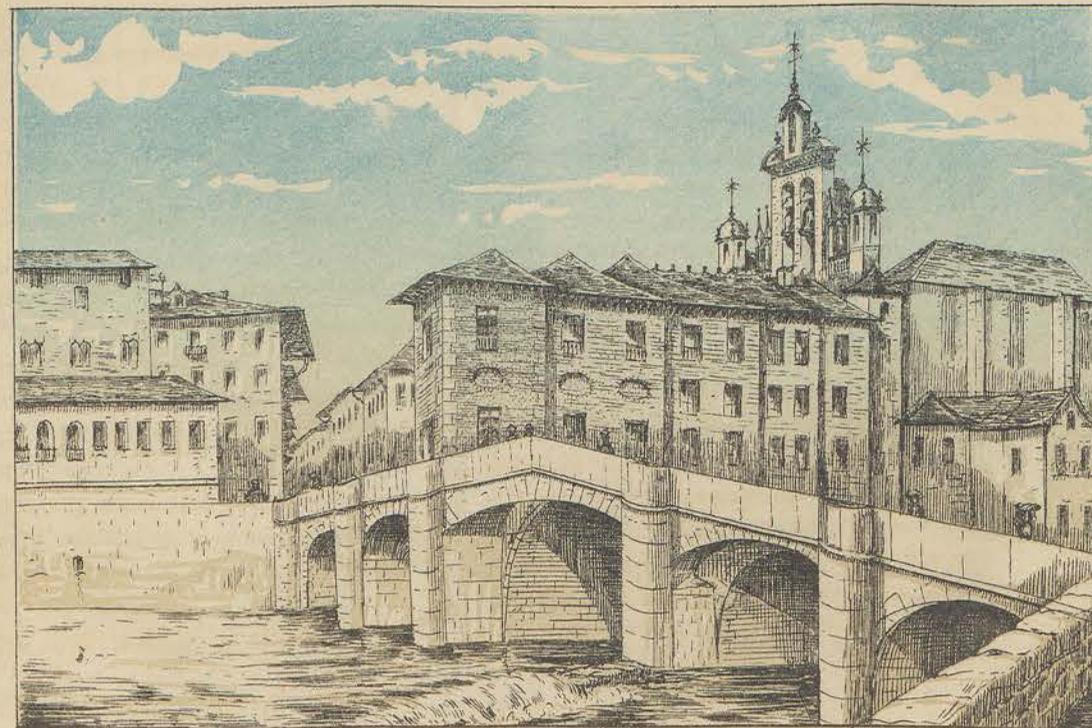
Le territoire d'Urnieta renferme beaucoup de carrières d'excellente pierre calcaire. Dans une des montagnes près de la ville, existe une caverne naturelle, digne d'être visitée. Les voûtes de cette grotte, qui est formée de plusieurs artères, sont ornées d'admirables cristallisations, formées par la filtration des eaux, chargées de carbonate de chaux.

Le chemin de fer s'engage dans le tunnel d'Azconovieta, d'une longueur de 1,000 mètres. Nous abandonnons la vallée de l'Urumea, pour entrer dans celle de l'Oria, si féconde en établissements industriels. Peu de temps après, nous arrivons à la station d'ANDOAIN.

La ville d'Andoain, assez éloignée de la station d'ailleurs, est assise au confluent de la rivière Leizaran avec l'Oria; elle possède le titre de *noble y leal villa*, et sa population, y compris les quatre faubourgs de sa juridiction, est de 2581 habitants. Ce pays n'est pas fort industriel; on y voit cependant un haut-fourneau, deux moulins à farine, et une fabrique de tissus de coton. En 1837, pendant la guerre civile, les troupes des deux partis ont successivement occupé la ville, et 62 maisons de la juridiction ont été brûlées. Andoain est patrie de l'illustre littérateur Manuel de Laramendi, de la Compagnie de Jésus, auteur du dictionnaire en trois langues, latin, castillan et basque.

C'est à la station d'Andoain que, le 9 août 1866, Sa Majesté la reine Isabelle II descendit de chemin de fer pour se rendre à Zarauz.

En sortant de la station, nous pénétrons



LEON LAURENT DEL

TOLOSA
Puente S^{ta} Clara



dans le tunnel d'Andoain, de 300 mètres de longueur, sur lequel est construite la ville, puis le chemin de fer franchit le rio Leizaran, sur un viaduc biais de cinq arches de douze mètres d'ouverture chacune.

Nous laissons à droite le village de *Soravilla*, berceau de la maison de Cordoue, de laquelle certains auteurs font descendre le célèbre capitaine Gonzalve Ferdinand de Cordoue.

Nous passons devant *Aduná* et, après avoir franchi le rio Oria sur un pont de trois arches de chacune douze mètres d'ouverture, nous laissons à gauche les villages de *Villabona* et *Amaza*, qui ne sont séparés entre eux que par la route royale de Madrid à Irun.

Ces deux petits villages sont gouvernés par un même ayuntamiento ; ils ont aussi une école commune. La population totale est de 1315 habitants.

Amaza est patrie de Gil Lopez de Oñez, chef des troupes basques, qui fut vainqueur à la célèbre bataille de Beotibar, en 1321, de l'armée franco-navarraise ; victoire dont la commémoration est fêtée à Tolosa, le 24 juin de chaque année par le *Bordon-danza* (voir article Tolosa). Cet illustre capitaine était descendant de la noble maison de Loyola de Azpeitia.

Villabona est composée d'une seule rue et d'une place, sur laquelle est construite la nouvelle maison de l'ayuntamiento, qui date de 1831 ; l'ancienne maison ayant été brûlée en 1812, par les volontaires de la province, parce qu'elle avait servi de caserne aux Français. Dans cette ville, est né le frère Diego de San Pedro é Ibarra, confesseur de l'empereur Charles-Quint qui, ayant été présenté pour l'archevêché de Tolède, n'a pas voulu l'accepter.

Le chemin de fer, dans sa course rapide,

laisse à gauche *Irura*, qui possède une fabrique de papier continu et une fabrique de bérêts, et à droite *Anoeta*, sur le territoire duquel est un ermitage sous l'invocation de San Juan, et auquel les femmes récemment accouchées apportent leur progéniture, pour leur oindre le nombril de l'huile de la lampe du lieu saint, opération qui, suivant la croyance vulgaire, doit préserver les enfants de toute maladie.

Nous arrivons à la station de TOLOSA.

Tolosa, assise aux pieds de monts Hernio et Izturre, sur la rive gauche du rio Oria, est composée de rues étroites et peu régulières, mais dans lesquelles on rencontre quelques maisons fort remarquables, entr'autres, les deux maisons consistoriales, le collège, le palais de justice, la tour d'Andia, dans la grande rue, qui passe pour avoir été la première maison de ville, etc., etc. C'est dans la tour d'Andia

que, suivant la croyance (d'autres disent dans la maison Arteagaecha, aujourd'hui n° 33 de la rue de la Poste), le juif Gaon, qui était venu pour prélever des impôts que, par suite de ses fueros, la ville ne devait pas, fut assassiné, en 1463.

Sur la Place-Vieille, est le Casino et le palais Idiaquez.

Tolosa possède 8,182 habitants, et jouit du titre de *noble y leal villa*, elle est le siège de la députation générale forale de la province. Elle est embellie par deux belles promenades le long de l'Oria et du Berastegui.

La position exceptionnellement belle de cette ville le long de la rivière Oria, la rend extrêmement commerçante, et ses environs sont pleins d'établissements industriels, tels que fenderies, fabriques de papiers, corroyeries, pointes de Paris, étoffes de laines, toiles, bé-

rets, allumettes en cire, carrosserie, etc., etc. Tous les samedis, il y a un marché important. L'église Sainte-Marie, de Tolosa, est un des plus beaux édifices religieux de la province. L'intérieur du temple est somptueux. Le rétable, brûlé en 1781, par suite du feu qui se mit aux vêtements de la Vierge qui était sur le tabernacle, est aujourd'hui construit en marbre du pays. Le portail est surmonté d'une statue colossale de saint Jean-Baptiste.

La principale fête de Tolosa est celle de saint Jean-Baptiste, le 24 juin. Après vêpres, le conseil municipal (*ayuntamiento*), accompagné de la *bordon danza* et de la musique des amateurs de la ville, se rend à la chapelle de San Juan de Arramele, pour y entendre les complies. Ensuite le cortège se dirige vers la place, où se célèbre une course dans laquelle six taureaux sont tués. Après les courses, la fête continue au pré de Iguerondo. Dans le trajet de la place des Taureaux au pré Igue-

rondo, l'*ayuntamiento* est précédé de la *bordon-danza* et du crieur public (*pregonero*), tenant en main une épée nue ornée de roses et d'œillets. L'origine de cette fête est inconnue; certains auteurs y voient la commémoration de la célèbre bataille de Beotibar, gagnée en 1521, contre l'armée franco-navarraise, par celle de la province, que commandait Gil-Lopez de Oñez.

Le lendemain et le surlendemain, la fête continue par de nouvelles courses de taureaux et par des jeux de pelote.

Tolosa avait été fortifiée par les troupes libérales, mais ces fortifications ont été démolies par les carlistes, en 1835.

Le rio Oria a plusieurs fois inondé la ville; les principales inondations sont celles de 1678, 1762, 1765, 1787, 1801, 1831 et 16 septembre 1862.



Cette ville a été visitée par un grand nombre de souverains. La reine Isabelle II, avec sa mère et sa sœur, s'y arrêta en 1845; elles habitèrent le palais Idiaquez.

Charles-Albert, roi de Sardaigne, entra dans cette ville le 3 avril 1849 et y abdiqua en faveur de son fils Victor-Emmanuel, aujourd'hui roi d'Italie. Le document d'abdication fut passé devant le notaire royal Juan Fermin de Furundarena, en présence des autorités provinciales. L'illustre et malheureux souverain habita la *fonda* (hôtel), maison n° 3 de la place de Arramele.

Tolosa a donné le jour à un grand nombre d'hommes célèbres, entr'autres : Domenjon Gonzalez de Audia, son fils et son petit-fils; Juanes Yurreamendi; Alberto Perez de Regil; Alonzo de Idiaquez; Juan Perez de Anciondo; Pedro Aramburu, etc., etc., qui tous se sont distingués, soit dans les affaires publiques,

comme hommes d'état, soit sur les champs de bataille, comme généraux ou amiraux.

EN sortant de Tolosa, nous entrons dans une section qui portait, à juste titre, à l'époque de la construction, le nom de section des *Ponts biais*. En effet, de Tolosa à Beasain, sur un parcours de 15 kilomètres, le chemin de fer traverse seize fois la rivière Oria sur des ponts en maçonnerie ou en tôle, presque tous biais, et dont les dimensions sont de 16 à 54 mètres d'ouverture.

Après avoir traversé le tunnel de Arambalza, de 290 mètres de longueur, nous passons à gauche, devant la ville d'*Alegria*, dont la population est de 1,345 habitants. Petit pays très industrieux, on y trouve une fabrique de papier continu, plusieurs usines où l'on travaille le fer et une brasserie très renommée.

Près d'*Alegria* est la ville d'*Alzo*, composée de deux parties, *Alzo de Arriba* (d'en haut) et *Alzo de Abajo* (d'en bas); c'est dans cette dernière que naquit, en 1818, Joaquin de Eleicegui, connu sous le nom du géant, et qui a parcouru l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, attirant partout la curiosité et l'attention par sa taille; il avait sept pieds et huit pouces castillans. Nous nous rappelons avoir vu ce géant au café de Mulhouse, à Paris, allumant son cigarre aux becs de gaz de la salle.

Nous traversons les tunnels de Icastegieta, de 518 mètres, de Legorreta, de 410 mètres, et de Isasundo, de 279 mètres de longueur.

Nous laissons à droite le village d'*Isasundo*, et, du même côté, mais cachée par la montagne, la ville de *Zaldiviria*, patrie du frère Pedro Argaya, qui fut doté d'une pension viagère de 8,000 réaux par le roi Charles IV,

pour avoir arrêté seul, en 1806, le fameux brigand connu sous le nom de Maragato.

Le chemin de fer passe ensuite au-dessous de *Villafranca*, qui paraît à droite, au sommet d'une petite éminence.

Villafranca est entourée de murailles, de sorte qu'on ne peut y pénétrer que par quatre portes ouvertes aux quatre points cardinaux. La juridiction possède 1,198 habitants. Les maisons remarquables sont le palais Barenechea et la maison de Zavala. Villafranca est célèbre par le siège qu'elle soutint contre les troupes du général carliste Zumalacarregui, en 1835.

A Villafranca naquit, en 1498, Andrés de Urdaneta. D'abord soldat, il servit en Italie et en Allemagne; puis, abandonnant l'armée, il suivit son penchant, qui l'appelait vers les sciences exactes. Après avoir beaucoup étudié,



il devint marin ; c'est alors qu'il fit partie des différentes expéditions dirigées contre les îles Philippines. Il accompagna Miguel Lopez de Legazpi (voir article Zumarraga) dans sa fameuse et heureuse campagne de 1565 en qualité de chef de mission et de directeur des pilotes. Urdaneta mourut le 2 juillet 1568, au couvent de Saint-Augustin, à Mexico.

Après avoir passé Villafranca, nous passons devant une ferrerie importante, toute moderne, et nous arrivons à la station de BEASAIN.

La station de Beasain est assez éloignée du village, qu'on voit à peine. Cette petite ville, bâtie au pied du mont Muremendi, a une population de 1,385 habitants et jouit du titre de *noble y leal villa*.

Beasain reconnaît comme un de ses fils Saint-Martin-de-l'Assomption, un des martyrs

du Japon ; il serait né dans la maison Amunabarro, le 16 juillet 1566, et s'appellerait Loinaz ; mais la ville de Vergara dispute à Beasain l'honneur d'avoir donné le jour au même saint, et prétend que son nom réel est Aguerre. Sans nous ranger d'aucun côté, ni entrer dans aucune discussion sur cette question, nous nous contenterons de dire que la province de Guipuzcoa a reconnu Beasain comme patrie de ce saint et a célébré sa béatification dès 1628, tandis que les plus anciennes réclamations de la ville de Vergara ne datent que de 1739. Enfin, quel que soit le lieu de sa naissance, on sait que ce martyr était un religieux franciscain qui, prêchant la doctrine chrétienne à Mangasaqui, au Japon, fut mis à mort le 5 février 1597. Il fait partie des 26 martyrs de la foi qui, crucifiés le même jour, au Japon, ont été canonisés le 8 juin 1862.

Beasain est en communication journalière

avec Segura et Cegama. (Voir Excursion à la montagne de Aitzgorri.)

Nous venons de parcourir 60 kilomètres, en chemin de fer, dans la province de Guipuzcoa. Dans ce parcours, le chemin de fer a exigé l'exécution d'une grande quantité d'ouvrages d'art dont voici le résumé :

97 aqueducs de 0 m. 60 à 2 m. d'ouverture ;

42 ouvrages d'art de 2 m. 50 à 5 m. d'ouverture ;

15 ouvrages de 6 à 8 mètres d'ouverture ;

18 ouvrages, droits ou biais, de plusieurs arches, formant de 20 à 35 mètres d'ouverture totale ;

4 ouvrages de 40 à 75 mètres de longueur ;

Le pont de la Bidassoa, de 100 mètres d'ouverture ;

26 ponts, passages supérieurs au-dessus du chemin de fer,

Et 9 tunnels, faisant ensemble une longueur de 5,770 mètres.

De Beasain à Alsasua, 45 kilomètres, nous allons voir le chemin de fer, accroché aux flancs de la montagne, lutter avec toutes les difficultés que présentent les accidents de terrain.

Nous franchirons successivement en tunnel et en remblai, les contre-forts et les vallons que le tracé de la ligne rencontre sur son chemin.

Ici commence la véritable traversée des Pyrénées.

TRAVERSÉE DES PYRÉNÉES.



n quittant la station de Beasain, nous passons à niveau le chemin qui conduit à la route royale de Madrid à Irun, et qui traverse l'Oria sur un beau pont, qu'on peut admirer à droite.

Le chemin de fer franchit lui-même l'Oria sur un pont métallique de 16 mètres d'ouverture, puis pénètre dans trois petits tunnels, qui se succèdent à de courts intervalles, ce sont : le tunnel de l'Oria, de 141 mètres; celui del Molino, de 74 mètres; et celui d'Ara-Undia, de 125 mètres.

Nous suivons presque parallèlement la route royale et la rivière Oria, et nous laissons à droite le village d'Ormaiztegui.

— 40 —

Ici, l'attention du voyageur est attirée par la vue du plus grand viaduc de la traversée des Pyrénées, le viaduc d'Ormaiztegui.

Ce colosse en tôle est formé de cinq travées, dont deux ont 52 mètres, et trois 60 mètres d'ouverture. Il est élevé, dans sa plus grande hauteur, à 54 mètres au-dessus du terrain naturel, et, dans sa construction, il est entré un poids de plus de 1,800,000 kilog. de fer.

Au pied du viaduc, s'étend la petite ville d'Ormaiztegui, de 745 habitants, célèbre par ses eaux sulfureuses, pour l'usage desquelles on a construit, en 1854, une maison de bains très confortable.

A Ormaiztegui naquit, le 29 décembre 1788, Thomas de Zumalacarregui, qui fut un des plus célèbres chefs militaires de notre époque. Thomas était destiné à la profession de notaire, mais, étant à Saragosse en 1808, lors



du siège de cette ville par les Français, il se mit dans les rangs des défenseurs de la place. C'est ce qui décida de sa vocation. Lors d'une sortie des assiégés, il fut fait prisonnier; mais au bout de quelque temps, parvenant à s'échapper, il prit du service sous les ordres du pasteur Gaspar de Jauregui, avec lequel il combattit pendant tout le temps de la guerre de l'Indépendance. Il était capitaine lors des guerres de 1821, qu'il suivit avec distinction. En 1832 il était colonel, lorsqu'il fut révoqué comme partisan de l'infant Don Carlos; c'est alors que, s'étant rendu en Navarre, il fut proclamé commandant général des troupes de la faction carliste.

L'armée carliste, composée d'éléments hétérogènes, que Zumalacarregui sut discipliner, vainquit l'armée constitutionnelle dans toutes les rencontres. Enivrés de ces succès, les courtisans de Don Carlos lui conseillèrent de s'emparer de Bilbao; Zumalacarregui n'était point

de cette opinion; cependant, se rendant aux instances du Prétendant, il mit le siège devant la ville. Le 15 juin 1835 au matin, il était au balcon du palais Begoña, et, une lunette d'approche à la main, il examinait les travaux et donnait des ordres pour la direction du siège, lorsqu'une balle ennemie vint le blesser à la partie supérieure de la jambe droite. Transporté sur un brancart à Cegama, il fut soigné par des chirurgiens probablement peu habiles, car la balle qui l'avait blessé ne put être extraite, et il mourut le 24 juin 1835, des suites de cette blessure.

Le chemin de fer s'engage dans la vallée de l'Orio, affluent de l'Oria. Le terrain est de plus en plus tourmenté. La route royale de Madrid à Irun, que nous suivons presque parallèlement, disparaît à chaque instant de notre vue, par suite des nombreux tunnels que nous traversons.

Nous laissons à gauche, sur une hauteur,



la petite ville de Gaviria et, à droite, celle d'Alegria de Ormaiztegui.

Nous traversons une suite de tunnels qui se succèdent rapidement ; ce sont : les tunnels de Harrazabal, de 417 mètres de longueur ; de Ormaiztegui, de 256 mètres ; de Olazabal, de 140 mètres ; de Erismendi, de 550 mètres ; de Olabalran, de 465 mètres ; puis enfin celui de Zumarraga, de 685 mètres.

En sortant de ce dernier tunnel, nous entrons dans la gare de ZUMARRAGA, dont l'église, à droite, domine le talus du chemin de fer.

Située sur la rive droite de l'Urola, Zumarraga est une petite ville 1,280 habitants, n'offrant rien de curieux au voyageur, sauf le portail de son église de Santa Maria, sur laquelle nous avons appelé l'attention en entrant en gare.

Zumarraga jouit du titre de *noble y leal*

villa. Le 2 juillet de chaque année, il s'y célèbre une fête civile et religieuse pendant laquelle s'exécute, devant la Sainte-Vierge, la danse des épées (*espata dantza*, en basque). Cette coutume est fort ancienne, et l'avis des auteurs sur son origine est fort partagé ; les uns en font une fête en commémoration de grands faits militaires, les autres y voient le spectacle biblique de David dansant devant l'arche ; quant à nous, nous croyons, avec D. Pablo de Gorosabel (*Diccionario de Guipuzcoa*), que ce vieil usage est un acte d'hommage né de la religion même des habitants de cette ville, et sans rapport avec aucun fait militaire.

Zumarraga est la patrie de D. Miguel Lopez de Legazpi, le conquérant des îles Philippines. Fils de Juan Martinez de Legazpi et de Doña Elvira de Guruchategui, il naquit au commencement du XVI^e siècle, dans le palais de Legazpi, connu aussi sous le nom de casa Jaure-

gui, et qui se voit à gauche du chemin de fer, en quittant la station de Zumarraga.

A la tête d'une petite flotte de cinq navires, montés par 400 hommes résolus, Legazpi sortit, le 21 novembre 1564, du port de la Nativité. Le 9 janvier 1565, il découvrait les îles Barbades ; le 22, il abordait les Mariannes ; le 15 février, il arrivait en vue des Philippines et, le 16, fondait un port à Tandaya. Il établit son quartier-général dans l'île de Zébu.

Cependant, harcelé par les Portugais qui étaient possesseurs des îles Moluques, Legazpi pensa à augmenter, par de nouvelles conquêtes, les forces de la colonie naissante. A la tête de 280 hommes, il s'empara de l'île de Luçon et, le 19 mai 1571, la prise de Manille assurait, à la couronne de Philippe II, la possession du plus bel archipel du monde océanien.

Un an après, le 20 août 1572, Legazpi mourait de mort subite, à Manille, avec le titre officiel de *conquistador, capitán general y primer gobernador*, mais sans avoir pu jouir du fruit de ses œuvres.

A côté de Zumarraga, et séparée par le rio Urola, est assise au pied du mont Irimo, la petite ville de *Villareal*, portant le titre de *noble y leal*, et ayant une population de 989 habitants.

Pour se rendre de Zumarraga à Villareal, on traverse le rio Urola sur un pont de pierre appelé *Zubiberria*, et qui a été plusieurs fois une cause de discordes entre les deux pays, au XVI^e et au XVII^e siècle. L'église paroissiale de Villareal, construite au commencement du XVI^e siècle, est dédiée à saint Martin, évêque de Tours ; on y conserve le corps de sainte Anastasie, vierge et martyre. Le 15 décembre, jour de sainte Lucie, a lieu, dans cette ville,



une foire où il se fait un très grand commerce de chevaux.

Villareal est la patrie de D. Gaspar de Jauregui, appelé vulgairement *le Pasteur*. En 1810, quittant ses troupeaux, il sut former un corps de volontaires à la tête duquel il fit la guerre contre les Français. Il joua un rôle important dans les guerres de 1823 et 1833, et y montra beaucoup de talents militaires. Après la paix, il fut nommé capitaine en second au gouvernement militaire de Vitoria, où il mourut, le 19 décembre 1844. Ses restes mortels, transportés en 1852 dans l'église de Villareal, y reposent à l'ombre d'un monument élevé en mémoire des services qu'il rendit à la patrie.

Zumarraga est la dernière station que nous rencontrerons dans le Guipuzcoa. Sa position, au centre de la province, au milieu d'un réseau de routes qui rayonnent dans tous les sens, en a fait le point de départ le plus important des

correspondances par terre; elle est en communication journalière, au moyen de voitures, avec les principales villes de la province (Voir deuxième voyage. — En voiture).

En sortant de la station de Zumarraga, nous saluons encore une fois la maison de Lopez de Legazpi, puis le chemin de fer, se développant sur le flanc de la montagne, s'engage dans la vallée, jadis si industrielle, de l'Urola, où l'on rencontre à chaque instant des moulins et des hauts-fourneaux aujourd'hui éteints.

Nous laissons, à droite, la petite ville de *Legazpia*, portant le titre de *noble y leal villa*, et ayant une population de 1,259 habitants. Dans l'église, très belle d'ailleurs, est une chapelle où l'on présente à la vénération des fidèles, une croix en fer miraculeuse trouvée, vers la fin du XV^e siècle, dans le foyer d'une fonderie qu'on exploitait pour la première fois.

Nous passons ensuite près du village de

Telleriarte; alors, la vallée se resserre, nous traversons le tunnel de Brincola, de 282 mètres de longueur, qui débouche dans une tranchée très élevée, puis nous pénétrons dans le *grand tunnel de Oazurza*.

Le tunnel de Oazurza, connu aussi sous le nom de tunnel de *Cegama*, pénètre dans un puissant contre-fort de la montagne de Aitzgorri, et réunit la vallée de l'Urola à celle de l'Oria, que nous avons abandonnée à Beasain, à l'origine de la traversée des Pyrénées.

Nous n'avons pas l'intention de faire l'histoire de la construction du tunnel d'Oazurza, car il nous faudrait entrer dans des considérations techniques qui sortent du cadre d'un guide de voyageurs; nous nous bornerons donc à donner quelques chiffres qui permettent au lecteur d'apprécier, jusqu'à un certain point, l'importance de ce gigantesque ouvrage.

Le tunnel d'Oazurza, percé en ligne droite, a une longueur de 2,958 mètres (trois kilomètres). Il est entièrement percé dans le rocher et il n'a pas fallu déblayer moins de 160,000 mètres cubes pour l'ouvrir.

Afin d'activer le percement en multipliant le nombre des attaques, on perfora, en différents points du tracé, douze puits, dont cinq d'entre eux avaient, respectivement, les profondeurs de 98 mètres, 140 mètres, 194 mètres, 216 mètres et 239 mètres; la profondeur des autres puits était comprise entre 25 mètres et 90 mètres.

Le service de l'extraction des déblais à enlever, comme aussi celui du mouvement des matériaux de maçonnerie, étaient faits dans les grands puits au moyen de cinq machines à vapeur de la force de 30 chevaux chacune.

Le rocher que traverse ce tunnel étant,



comme dans tous les tunnels des Pyrénées, décomposable au contact de l'air, on a dû, sur toute la longueur, exécuter un revêtement en maçonnerie dont le cube total n'a pas été moindre de 23,000 mètres.

Si, à ces chiffres, qui représentent déjà un travail colossal, le voyageur veut bien ajouter les difficultés d'exécution vaincues, telles que manœuvre d'un grand nombre d'ouvriers dans un espace restreint, inondations à combattre à l'époque des grands pluies, etc., etc., il reconnaîtra, bien certainement, ce qu'a pu coûter de labeurs la construction de ce grand tunnel, qu'il traverse aujourd'hui en quelques minutes.

En sortant du grand tunnel d'Oazurza, le chemin de fer pénètre presque aussitôt dans celui d'Osina, de 701 mètres de longueur, et dont le tracé décrit un S.

Si le voyageur jette les yeux à droite, il verra s'élever devant lui la belle montagne de Aitzgorri s'élevant presque à pic, laissant de temps en temps voir sa cime de calcaire jurassique et couronnée de l'ermitage de San Andrian, suspendu au-dessus du précipice du haut duquel le touriste voit à ses pieds se développer trois provinces, depuis les plaines de Vitoria jusqu'aux côtes du golfe Cantabrique. (Voir ascension à la montagne de Aitzgorri.)

A gauche, c'est la vallée de l'Oria, où le paysan vainquant l'aridité du sol, a su rendre productif un terrain stérile.

Après le tunnel d'Osina, nous traversons celui d'Aria-Undia de 105 mètres, et celui d'Us-taan de 369 mètres de longueur.

Alors, à droite, au fond de la vallée de l'Oria, on aperçoit la jolie ville de CEGAMA.

Cegama jouit du titre de *noble y leal villa*, et possède une population de 2,241 habitants; l'église paroissiale dédiée à Saint Martin est fort jolie. C'est à Cegama que mourut, le 24 juin 1835, le général carliste Thomas de Zumalacarregui. (Voyez Ormaiztegui.)

Cette petite ville, perdue dans les montagnes, et à laquelle on n'arrivait jadis que par une issue, est aujourd'hui en communication avec les stations de Beasain et Alsasua; elle a acquis une certaine renommée par suite des travaux du chemin de fer, et principalement par suite de l'ouverture du grand tunnel d'Oazurza qui se trouve en partie sur son territoire.

Nous traversons le tunnel de Pajoeta de 185 mètres de longueur, celui d'Asocaran de 167 mètres, celui d'Osineta de 726 mètres, puis nous entrons dans celui de Salinas de 349 mètres, ainsi nommé pendant la construction du chemin de fer par suite des nombreuses sour-

ces salées qu'on rencontre aux environs, et à cause aussi d'une usine, aujourd'hui abandonnée, dans laquelle on se livrait autrefois à la fabrication du sel, extrait par évaporation des eaux du ruisseau voisin.

Après Salinas, le chemin de fer pénètre dans les tunnels de la Fontaine de 186 mètres, de Rosea Aria de 225 mètres, de Pajiza de 60 mètres, puis franchit la vallée de Salera sur un viaduc.

Ce bel ouvrage en tôle, de 114 mètres de longueur, est composé de trois travées ayant respectivement chacune 33 et 44 mètres d'ouverture. La hauteur du tablier, au-dessus du sol, est de 19 mètres, et, pour fonder cet ouvrage important sur le rocher solide, il a fallu descendre les fondations de la plus grande pile jusqu'à 22 mètres au-dessous du terrain naturel.

Nous traversons ensuite le tunnel de Salera,

de 141 mètres de longueur, et nous arrivons au garage d'Otzaurte, situé au milieu d'un paysage agreste, entouré de montagnes, où l'Oria prend sa source. Nous traversons la montagne d'Otzaurte au moyen d'un tunnel de 1,158 mètres de longueur. La plate-forme de ce tunnel est à 614 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est l'altitude la plus grande du chemin de fer dans la province de Guipuzcoa.

La crête de la montagne que nous venons de traverser est la ligne de séparation des eaux des bassins de l'océan Atlantique et de la Méditerranée.

Nous sommes entrés dans la vallée agreste et pittoresque du rio Alsanía, et nous quittons la province de Guipuzcoa pour couper un angle du territoire de la Navarre. Laissons à gauche la route de Beasain et les grottes de D. Carlos, ainsi nommées parce qu'elles pas-

sent pour avoir servi de refuge aux hommes du Prétendant, nous arrivons bientôt à la gare d'ALSASUA, station commune à la ligne du Nord et à celle de Pampelune-Saragosse.

Alors le chemin de fer remonte la vallée de la Burunda et quitte la Navarre pour rentrer dans les provinces basques, en ALAVA, qu'il traverse dans toute sa longueur, en passant par *Salvatierra*; puis, après un tunnel, celui de *Chinchetru*, de 555 mètres de longueur, il arrive à VITORIA, jolie petite ville, fière à juste titre de son beau jardin public, *la Florida*, et capitale de la province.

Le chemin de fer franchit ensuite le rio Zadorra sur un beau pont de cinq arches, passe par *Nanclares* et arrive à MIRANDA de Ebro, première station de la Vieille-Castille, et commune à la ligne du nord et à celle de Bilbao à Tudela.

Ici s'arrête notre voyage en chemin de fer.



LEON LAURENT DEL.

TUNEL DE OAZURZA

Cependant nous ne voulons pas clore cet article sans mettre sous les yeux du lecteur, comme nous l'avons fait pour la partie de la ligne entre la Bidassoa et Beasain, un tableau des travaux qu'a exigés la traversée des Pyrénées par le chemin de fer.

La traversée des Pyrénées de Beasain à Otzaurte est de 33 kilomètres, et de Otzaurte à Alsasua il y a 10 kilomètres. Dans le parcours de ces 43 kilomètres, nous n'avons attiré l'attention du voyageur que sur les tunnels et les viaducs traversés. Cependant, dans ce passage difficile, les plus petits ouvrages d'art se sont souvent élevés à la hauteur de travaux importants, et ceci n'étonnera point, si l'on veut bien remarquer que les ponts et aqueducs, destinés à recevoir les eaux des ruisseaux qui descendent de la montagne, sont construits sous des remblais qui atteignent quelquefois 28 mètres et même 36 mètres de hauteur, et qu'un aqueduc construit sous un

tel remblai doit avoir, pour échapper complètement aux talus que prennent naturellement les terres, une longueur d'au moins 118 mètr.

L'état récapitulatif que nous donnons ici est divisé en 4 parties distinctes :

1° Tunnels :

23 tunnels, dont la longueur totale est de 10,424 mètres linéaires (Soit 10 kilomètres et demi).

2° Ouvrages d'art en maçonnerie :

23 aqueducs de 0 m. 60 d'ouverture ;

57 id. de 1 à 2 mètres id. ;

13 ponceaux de 3 mètres ;

8 id. de 4 mètres ;

2 ponts de 6 à 12 mètres ;



2 passages supérieurs de 17 mètres ;
1 pont à 2 arches de 10 mètres ;
1 pont à 1 arche de 20 mètres.

5° Ouvrages en tôle :

5 passages de 3 mètres d'ouverture ;
1 id. de 4 id. id. ;
5 ponts de 12 à 20 mètres ;

1 viaduc (Salera) de 115 mètres de longueur ;

1 viaduc (Ormaiztegui) de 288 m. 40 de longueur.

4° Terrassements.

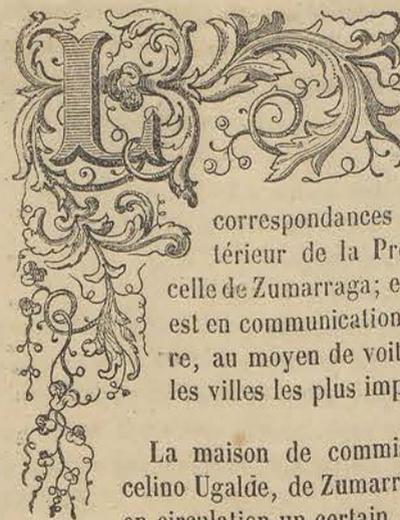
Le cube des déblais pour l'ouverture des tranchées seulement s'élève au chiffre approximatif de 2,500,000 mètres cubes.



Voyages dans la Province de Guipuzcoa.

DEUXIEME VOYAGE. — EN VOITURE.

Correspondances de Zumarraga.



La station du chemin de fer qui possède le plus de correspondances avec l'intérieur de la Province, est celle de Zumarraga; en effet, elle est en communication journalière, au moyen de voitures, avec les villes les plus importantes.

véhicules qui parcourent, dans tous les sens, le réseau des routes et chemins qui sillonnent le pays.

Notre voyage autour de la Province, en partant de Zumarraga, est naturellement divisé en quatre routes principales (Voir la carte pour suivre nos itinéraires) :

1° de Zumarraga à Zumaya, en passant par Azcoitia, Azpeitia, Cestona et Iraeta. (Distance parcourue, 53 kilomètres ;

2° De Zumarraga à Deva, en passant par Anzuola, Vergara, Placencia, Elgoibar

La maison de commission Marcelino Ugalde, de Zumarraga, a mis en circulation un certain nombre de

Alzoba et Mendaró. (Distance parcourue, 59 kilomètres).

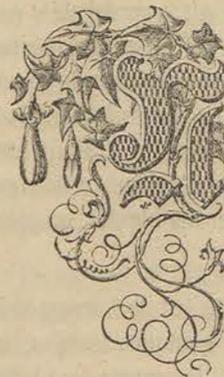
3° De Zumarraga à Salinas, en passant par Anzuola, Vergara, Mondragon et Arechavalela. (Distance parcourue, 34 kilomètres.)

4° De Zumarraga à Oñate, par Legazpia. (Distance parcourue, 16 kilom. 1/2.)

Nous aurons occasion de suivre une cinquième route en voiture, de Saint-Sébastien à Guetaria, en passant par Usurbil et Zarauz, lorsque nous parlerons des correspondances de Saint-Sébastien.



PREMIERE ROUTE — DE ZUMARRAGA A ZUMAYA (33 KILOMETRES).



ous parlons de Zumarraga en suivant une belle route neuve, qui longe presque constamment la rive gauche du rio Urola.

La vallée est tellement resserrée entre les montagnes de Izaspi, Irimo et Elosua, qu'en beaucoup d'endroits il n'y a place que pour la rivière et pour la route, et encore, cette dernière ne se fraie un passage qu'en empiétant sur sa voisine la rivière, retenue dans son lit par un mur de soutènement. On arrive bientôt à AZCOITIA.

Azcoitia, sur la rive gauche de l'Urola, est assise au pied du mont Izarriz, au milieu d'une contrée très pittoresque. La population de sa juridiction est de 4,500 habitants. On remarque la Maison consistoriale et l'église de Santa Maria la Real, qui date du XVI^e et du XVII^e siècle. L'attention du visiteur de cette église est spécialement attirée par les stalles sculptées du cœur et par un tableau de Saint Jean-Baptiste, placé dans une des chapelles latérales.

L'église Santa Maria la Real a succédé à celle de Santa Maria de Balda, qui était située hors de la ville. La translation du Saint-Sacrement de l'église de Santa Maria de Balda à celle de Santa Maria la Real, a été ensanglantée par un meurtre atroce, dont le souve-

nir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Lors de l'extinction de l'ordre des Templiers, le patronage de la vieille église de Santa Maria avait été concédé aux seigneurs de la maison de Balda, de sorte que lorsqu'il fut question de transférer la vieille église paroissiale dans l'intérieur de la ville, le seigneur de Balda prétendit qu'il était, par ce fait, atteint dans ses prérogatives et dans son blason, qui disait *Balda avant Azcoitia* (antes Balda que Azcoitia), et il jura qu'il tirerait de cet affront une éclatante vengeance.

En effet, étant caché à l'angle de son jardin, situé sur le chemin que devait suivre la procession, il attendit patiemment le cortège, et, quand il fut à portée, d'un coup d'arquebuse, il tua le curé qui avait le Saint-Sacrement dans les mains. Un cheval préparé d'avance servit sa fuite; il se rendit dans une propriété qu'il possédait à Cestona, mais qu'il quitta bientôt; et, depuis lors, on ne sut jamais ce qu'il était

devenu. Par suite du jugement qui suivit cette affaire, la maison de Cestona, qui avait abrité le meurtrier, fut rasée, et son sol couvert de sel.

L'industrie d'Azcoitia est représentée par une fabrique de bérêts et 12 moulins à farine. Il y avait autrefois un grand nombre de ferretries qui, aujourd'hui, sont réduites à l'inaction.

Les marbres des environs d'Azcoitia ont servi à la construction de l'église du couvent de Loyola, dont nous aurons bientôt occasion de parler.

Près de la ville, dans le val de Larramendi, on a construit, depuis quelques années, un établissement de bains; la source exploitée par cet établissement est sulfureuse. Près de l'ancienne ferrerie de Jausoro, on trouve une source ferrugineuse.

Azcoitia était, à l'époque où existait le régime de *Tandas* (tours), une des quatre villes

où résidaient à tour de rôle le corregidor de la province et le député général.

Azcoitia est patrie de Don Francisco Javier de Munive é Idiaquez, comte de Peñasflorida, qui y naquit le 25 octobre 1729, fondateur et premier directeur de *la Société royale-basque des Amis du Pays*; et de Don Valentin de Olano, député aux Cortès pour Guipuscoa en 1839, où il se distingua par un discours qu'il prononça en faveur des Provinces basques et de leurs fueros.

En sortant d'Azcoitia, la route, suivant la rive gauche de la rivière Urola, traverse une belle plaine parfaitement cultivée. Bientôt, à droite, on aperçoit le couvent de Loyola, et peu de temps après, on arrive à AZPEITIA.

Azpeitia est située sur la rive gauche de l'Urola, au pied du mont Izarriz. La population de sa juridiction est de 6,322 habitants. La ville est bien bâtie, et on y remarque une

place à arceaux dans laquelle, tous les ans, on célèbre des courses de taureaux, le 31 juillet, jour de la fête de Saint Ignace de Loyola. On y rencontre encore trois fontaines et un lavoir public, un jeu de pelote et de belles promenades. Elle porte le titre de *noble y leal villa*.

L'église paroissiale est sous l'invocation de Saint Sébastien de Soreasu, on y admire le portail, d'ordre toscan, construit en jaspe du pays, œuvre de l'architecte Ventura Rodriguez, et dans l'église on conserve précieusement les fonts baptismaux sur lesquels Saint Ignace de Loyola a été présenté. Dans l'église de Nuestra Señora de la Soledad, on présente à la vénération des fidèles un statue en argent du même saint.

Comme Azcoitia, Azpeitia était une des quatre villes de *Tandas* où résidaient à tour de rôle le corregidor de la province et le député

général, avant que la résidence de ces fonctionnaires ait été fixée à Tolosa.

Cette ville possède un marché de denrées tous les mardi, et par suite d'un ordre royal du 26 juin 1797, une foire aux bestiaux a lieu le mercredi de la troisième semaine de chaque mois.

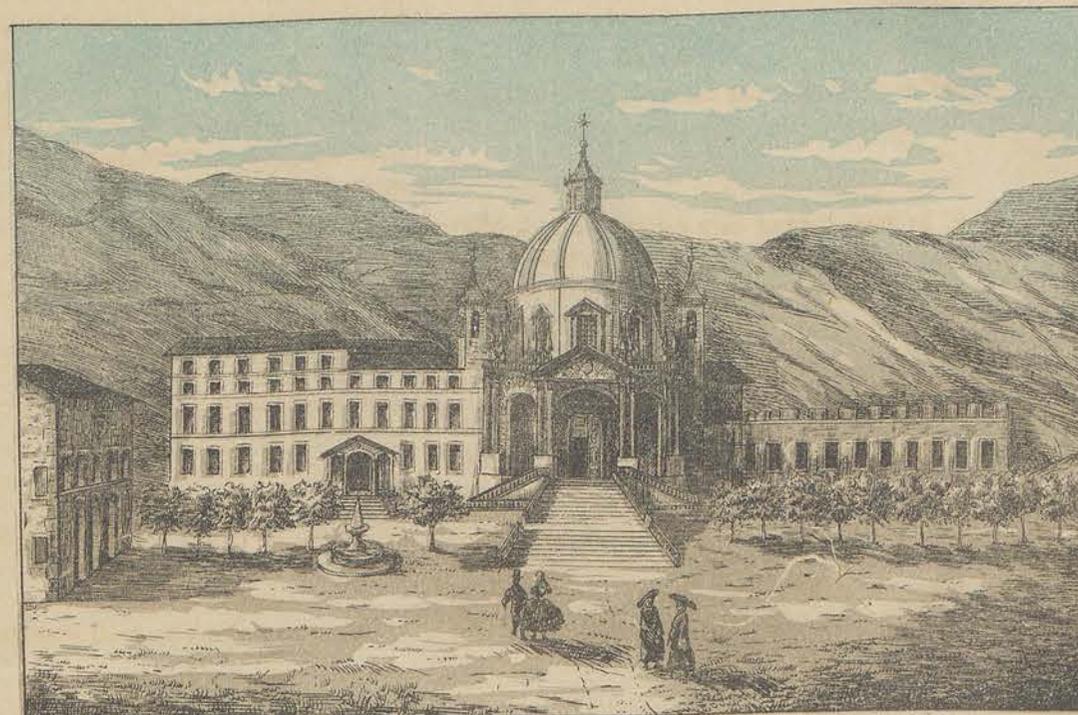
Le territoire est bien cultivé, et les montagnes environnantes renferment de riches carrières de marbres de toute sorte qu'on travaille dans le pays même. Dans la juridiction il y a plusieurs ferreries, une fonderie et six moulins à farine.

Azpeitia est patrie d'un grand nombre d'hommes illustres, entr'autres de D. José de Iturriaga, premier directeur de la Compagnie guipuzcoane de Caracas; mais, par dessus tout, cette ville s'honore d'avoir vu naitre Saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre

de la Compagnie de Jésus. Ce célèbre personnage est né dans le manoir de Loyola, en 1491. Ignace suivait la carrière des armes lorsque, le 20 mai 1521, il fut blessé au pied gauche, à la défense du château de Pampelune, assiégé par les Français. Pendant les longues heures inactives de sa guérison, il se livra à la lecture de livres mystiques, par l'étude desquels il fut conduit à abandonner l'épée et à consacrer sa vie au service de Dieu. En 1523, il était à Jérusalem; en 1528, à Paris, pour perfectionner ses études religieuses; puis, peu de temps après, il se rendait à Rome, où, en 1540, il fondait la Compagnie de Jésus, dont il fut le premier général. Il mourut en 1556 et fut canonisé, par Grégoire XV, en 1622.

A un quart d'heure de marche d'Azpeitia est assis, au milieu d'une plaine fertile, le couvent de *San Ignacio de Loyola*.

Cet admirable édifice a été construit par les



LEON LAURENT DEL.

SAN IGNACIO DE LOYOLA

ordres de Maria Anna d'Autriche, veuve de Philippe IV. Commencé en 1682, sur les plans de l'architecte Charles Fontana, on y travailla pendant 78 ans. Tel qu'on le voit aujourd'hui, il n'est pas complètement achevé; l'aile gauche, qui n'était pas terminée lorsque les Jésuites furent expulsés d'Espagne, sous Charles III, en 1767, n'a jamais été continuée.

Le plan de l'édifice représente un aigle royal, les ailes déployées; le corps est représenté par l'église, la tête par le portail, les ailes par les bâtiments latéraux et la queue par diverses constructions secondaires. C'est une allusion au titre d'*Impérial*, que la fondatrice donna au monument.

Le portail, auquel conduit un magnifique perron, orné de lions de marbre et de balustrades de pierres, est construit en marbre précieux et se compose de colonnes doubles,

que surmonte un fronton triangulaire au milieu duquel est gravé un écusson armorié. Un vaste vestibule semi-circulaire précède l'église; on y remarque quatre statues de marbre blanc de Carrare, représentant Saint François Xavier, Saint Louis de Gonzague, Saint François de Borja et Saint Stanislas de Koska. Le frontispice de la porte d'entrée est surmonté d'une statue de Saint Ignace, grandeur naturelle.

L'église est une immense rotonde de 56 mèl. de diamètre, au centre de laquelle huit grandes colonnes s'élèvent et supportent une coupole en pierre, dont la lanterne est à 56 mètres d'élévation. Huit fenêtres éclairent le sanctuaire. Le dôme est divisé en huit panneaux, dans lesquels sont sculptés les écussons armoriés d'Espagne et de Guipuzcoa. Les colonnes sont surmontées de huit statues, représentant les quatre vertus cardinales, les trois vertus théologiques et la Religion. Les marbres les plus rares, travaillés avec la dernière per-



fection, sont entrés dans la construction du maître-autel; les colonnes torsées y forment une niche dans laquelle était placée jadis la statue d'argent que l'on voit aujourd'hui dans l'église de Nuestra Señora de la Soleá. Cette statue, fondue à Rome sur un modèle du sculpteur Francisco Vergara, avait été donnée au sanctuaire de Loyola, par la Compagnie commerciale de Caracas. La plupart des chapelles latérales de l'église sont achevées.

L'aile droite de l'édifice est occupée par le collège; on y admire un magnifique escalier de pierres. L'aile gauche, qui n'est pas complètement terminée, renferme la maison où naquit Saint Ignace. L'antique manoir est construit en pierres brutes et en briques, et a trois étages. C'est au troisième étage, aujourd'hui transformé en chapelle, qu'était la chambre du Saint, où il reçut, suivant la légende, la visite de la Sainte Vierge. Cette chapelle est très

richement ornée; le plafond est décoré de bas-reliefs représentant Saint Ignace prêchant les habitants d'Azpeitia; Saint Ignace remettant la bannière de la foi à Saint François Xavier, partant pour la mission des Indes; Saint François de Borja, en costume de grand d'Espagne, prosterné aux pieds de Saint Ignace.

Nous l'avons dit, la fête de Saint Ignace de Loyola est célébrée, le 31 juillet de chaque année, à Azpeitia, avec beaucoup de pompe, et une grande affluence d'étrangers viennent en pèlerinage au couvent. Cette fête est encore observée dans toute la province, Saint Ignace étant le patron du Guipuzcoa.

En quittant Azpeitia, la route suit la rive gauche de l'Urola; on passe devant le petit village de *Lasao*; puis, traversant l'Urola à Baños (les Bains), on arrive à CESTONA.

Cestona (Sainte Croix de), sur la rive droite de l'Urola, est une belle petite ville, composée de deux rues principales et d'un faubourg; elle jouit du titre de *noble y leal villa*, et la population de sa juridiction est de 2,453 habitants. Son église, Sainte-Anne, date du XVI^e siècle. Cestona était la résidence du curé Mérino, partisan du Prétendant pendant la guerre carliste. On y remarque six fabriques de ciment, et, tous les derniers lundis de chaque mois, il s'y fait un commerce assez considérable de bestiaux.

A un kilomètre et demi avant d'arriver à Cestona, nous sommes passés devant *Baños*, établissement de bains thermaux très suivi du 1^{er} mai à la fin d'octobre. Les deux sources, qui ont une température de 35° centigrades, sont classées, par M. Rubio, parmi les sources salines nitrogénées. Ces eaux, prises en boisson, excitent l'appétit et sont légèrement purgatives; en bains et en douches, elles

agissent avec efficacité contre les rhumatismes musculaires, articulaires ou nerveux, les catarrhes rhumatismaux, les congestions lymphatiques, les maladies chroniques du tube digestif, la goutte et les affections herpétiques.

De Cestona, la route suit la rive droite de l'Urola; bientôt on rencontre l'embranchement qui conduit à Zarauz (Voir voyage de Saint-Sébastien à Guétaria par Zarauz), qu'on laisse à droite; puis, traversant l'Urola, on passe à droite, devant les fabriques de ciment de *Iraeta*; à gauche, devant le village de *Arrona*, de 769 habitants, et on arrive à ZUMAYA.

Zumaya est un port de mer, assis sur la rive gauche et à l'embouchure de l'Urola, dans une presqu'île, au pied du dernier contrefort des montagnes de Santa Clara. Cette petite ville porte le titre de *noble y leal villa* et possède une population de 2,003 habitants. Sa



propreté est proverbiale. On y rencontre de tres anciennes maisons ; son église, San Pedro, s'appelait autrefois Santa Maria, et on ne sait pas à quelle époque elle fut dédiée à l'apôtre Saint Pierre. Les habitants de Zumaya se livrent à l'agriculture et à la pêche ; on exploite, dans sa juridiction, des mines de lignite et, depuis quelque temps, se sont

élevées plusieurs fabriques de ciment. Le port ne reçoit guère que des barques de pêcheurs. La plage est visitée, pendant la saison, par un grand nombre d'étrangers, qui viennent y prendre des bains de mer. Généralement, apres avoir pris les eaux de Cestona, les malades viennent à Zumaya compléter leur traitement par des bains de mer.

DEUXIEME ROUTE — DE ZUMARRAGA A DEVA (59 KILOMETRES).



Sortant de Zumarraga, on suit la route royale de Madrid à Irun, qui contourne le mont Irmo ; bientôt, franchissant le défilé de Descarga, on passe du bassin de l'Urola dans celui de la Deva, et on arrive à ANZUOLA, belle petite ville de 1,559 ha-

bitants, située dans un vallon entouré de montagnes. L'ayuntamiento y conserve deux enseignes qui, d'après la tradition, auraient été prises sur les Maures par une compagnie de volontaires anzuolanais, qui étaient allés au secours du roi de Navarre, Don Garcia Iniquez ; son fils, Sancho Cæso (le Cesarien), aussi surnommé Abarca, leur octroya un écusson dont le diplôme est conservé au secrétariat de l'hôtel-de-ville.

La route suit une petite rivière qui, après quatre kilomètres de parcours, se jette dans la Deva, à l'entrée de la ville de VERGARA.

Vergara est assise au pied du mont Elosua, sur la rive droite de la Deva ; sa population est de 6,085 habitants et elle jouit, depuis un temps immémorial, du titre de *noble y leal villa*.

L'église paroissiale est sous l'invocation de San Pedro. L'édifice est grandiose, mais ses autels sont de mauvais goût ; la majesté de ce sanctuaire est, d'ailleurs, défigurée par le *coro* (cœur), qui masque la vue dès l'entrée, détruit la perspective, et nuit à l'effet de deux belles colonnes qui soutiennent la voûte. Cependant, au bas du cœur, dans la chapelle du Santo Cristo, on admire une magnifique statue du *Sauveur à l'agonie*, œuvre de Juan Martinez Montañez. On visite aussi une seconde église, Santa Maria, qui a été construite au XVI^e si-

cle ; ce temple est très spacieux, mais ses autels n'ont rien qui attire l'attention. On y remarque un tableau de Mateo Cerozo, représentant le Christ de Burgos.

Vergara célèbre des fêtes pendant toute la semaine qui suit la Pentecôte ; mais le patron de la ville est Saint Pierre apôtre, dont la fête est observée le 29 juin de chaque année.

L'industrie est représentée par une fonderie, une filature de coton fondée en 1846, quatre tuileries et briqueteries, et 18 moulins à farine. Tous les premiers samedis de chaque mois il y a une foire aux bestiaux, et des marchés de grains les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine.

Il a été fondé, en 1776, dans l'ancienne maison des Jésuites, par la *Réunion des Amis du Pays* et sous le patronage de Charles III, un collège d'où sont sortis d'excellents élèves



de tous les pays. On y enseigne le latin, l'espagnol, le français, l'anglais, les mathématiques, les sciences naturelles, etc.

Vergara revendique l'honneur d'avoir vu naître Saint Martin-de-l'Ascension ; la ville de Beasain, de son côté, prétend que ce même saint était un de ses enfants (Voir Beasain). Cette question est encore aujourd'hui pendante devant la Cour de Rome. Nous rappelons ici que Saint Martin-de-l'Ascension était un religieux franciscain qui fut crucifié, le 5 février 1597, au Japon, et canonisé le 8 juin 1862.

Vergara a joué un grand rôle pendant la guerre civile de 1833 à 1839. Elle fut assiégée, en 1834, par les Carlistes qui ne purent s'en emparer. En 1835, assiégée par Zumalacarre-gui, elle se rendit sans résistance. C'est aux environs de Vergara, à un kilomètre de la ville, que, le 31 août 1839, dans le champ

appelé aujourd'hui *Champ de la Convention*, eût lieu l'embrassement général des armées Constitutionnelle et Carliste, ainsi raconté par D. Pascual Madoz :

« Le 27 août 1839, Espartero s'y présenta (aux portes de la ville), à la tête de la division de la garde ; il fut reçu avec enthousiasme, acclamé comme pacificateur, et voici se qui se passa quatre jours après : A huit heures du matin, dans une vaste plaine située hors de la ville, bornée d'un côté par la route de Madrid et de l'autre par la Deva, on vit arriver et se ranger en bataille les divisions de l'armée de D. Carlos, commandées par le général Urbistondo. En même temps, sortirent de Vergara les troupes constitutionnelles, sous les ordres du brigadier Labastide, chef d'état-major de l'armée de la Reine. Les deux armées en présence se rendirent mutuellement les honneurs militaires. C'était un magnifique spectacle. Survint Espartero à cheval, suivi d'une nom-

breuse escorte, ayant à sa gauche Maroto, le commandant en chef de l'armée carliste. Les deux généraux parcoururent les lignes, on fit mettre l'arme sur l'épaule, et le général Espartero prononça une allocution qui produisit une vive émotion. « Embrassez-vous, mes enfants, dit-il en terminant, comme j'embrasse celui qui a été le chef de nos adversaires, » et il se jeta dans les bras de Maroto. Ces paroles, que l'histoire a enregistrées, mirent la joie et la confusion dans les deux troupes ; ces hommes, qui s'étaient si souvent combattus, courraient les uns sur les autres pour s'embrasser. Plus d'un ami retrouva son ami ; plus d'un frère rencontra son frère, plus d'un père ses enfants. Des cris de vive la Constitution ! vive la Reine ! vive le Duc de la Victoire ! sortaient de toutes les bouches. La plaine de Vergara fut témoin du grand drame où deux armées, confondues en une seule, offrirent au monde le majestueux spectacle de la réconciliation et de la paix. »

En sortant de Vergara, la route suit les rives de l'Urola, laisse à gauche l'embranchement qui, franchissant la montagne de Elgueta, conduit à Bilbao par Elorrio et Durango (Biscaye), et après huit kilomètres et demie de parcours, on arrive à PLACENCIA.

Placencia, dans une vallée étroite entourée de tous côtés de riantes collines, est située sur la rive droite du rio Deva. Sa population est de 2,155 habitants et elle jouit du titre de *noble y leal villa*. Il existe, dans l'intérieur de la ville, une usine royale d'armes blanches et d'armes à feu, fondée en 1575, et deux autres fabriques d'armes fondées par des particuliers. L'usine royale ne sert qu'à la réception des armes fabriquées par les usines particulières de Placencia, d'Eibar et des environs. La fabrication des armes est la principale industrie du pays.

De Placencia, la route suit toujours les



bords de la Deva ; à gauche, on rencontre l'embranchement de la Deva qui conduit à EIBAR, en faveur de laquelle nous allons un instant dévier de notre route.

Eibar, construite sur le flanc d'un mamelon, présente une suite de rues escarpées. La population de sa juridiction est de 5,815 habitants ; elle possède le titre de *noble y leal villa*. L'église Saint-André mérite une visite. Cette petite ville fut complètement brûlée en 1643, et, en 1794, elle fut prise et détruite par les Français. Comme à Placencia, la principale industrie du pays est la fabrication des armes à feu et des armes blanches. Une manufacture importante, dirigée par l'industrie privée, y fabrique des revolvers, et les armes qui en sortent rivaliseraient avec celles des meilleures fabriques étrangères, si les produits avaient plus de débouchés. Il faut espérer que les chemins de fer permettront à cette usine

de se faire mieux connaître ; les armes d'Eibar sont, d'ailleurs, fort réputées en France.

Aux environs d'Eibar, au sommet de la montagne de Arriate, est situé un joli ermitage sous l'invocation de Notre-Dame, duquel on jouit d'une vue admirable. Sur le plateau, planté de chênes et de hêtres, avec deux fontaines à chaque extrémité, se célèbre tous les ans, le 8 septembre, une fête où se réunissent les autorités ecclésiastiques et civiles, et qui attire une grande affluence de gens des environs. Des baraques sont construites, un village en planches s'établit, et, pendant huit jours, ce joli plateau est le centre d'une joyeuse animation, qu'égaient encore les danses et la musique du pays.

On laisse à gauche, nous l'avons dit, la route qui conduit à Eibar ; après une demi heure de marche, on traverse le rio Deva, et on arrive à ELGOIBAR.

Située sur la rive droite de la Deva, Elgoibar a une population de 2,000 habitants. Tous les ans, à la Trinité, on y célèbre une fête dont la durée est de huit jours. Par suite d'un décret royal de 1785, une foire aux bestiaux y est établie tous les derniers samedis de chaque mois, et tous les jeudis, il s'y tient un marché important. On rencontre, dans sa juridiction, quatre ferreries et douze moulins à farine.

Peu après Elgoibar, on rencontre le petit bourg d'ALSOLA, de 167 habitants, qui possède un établissement d'eaux minérales salines thermales, fondé depuis peu d'années. Ces eaux sont excellentes pour le traitement des maladies des voies urinaires.

Aux environs d'Alsola, sont plusieurs sources ferrugineuses qu'on recommande comme complètement efficace au traitement thermal.

La route, suivant toujours les rives de la

Deva, passe devant *Mendaro*, village de 225 habitants ; puis, laissant à gauche l'embranchement qui conduit à Motrico où nous irons bientôt faire une excursion, passe devant *Sasiola* et arrive à DEVA.

Deva (Monreal de), port de mer à l'embouchure de la rivière du même nom, est une ville de 3,088 habitants, jouissant du titre de *noble y leal villa*. L'église paroissiale de Santa Maria la Real date du XVI^e siècle ; elle possède une image de la Vierge trouvée miraculeusement. La plage est fréquentée tous les ans par un grand nombre de baigneurs.

« Près de la ville, dans le village de *Gargarza*, coule à gros bouillons une fontaine intermittente nommée *Quilimon*, et dont l'abondance est telle, qu'à quelques pas de distance, elle fait mouvoir les soufflets et les martinets d'une forge et plusieurs moulins à trois meules ; ses intermittences n'ont lieu que



pendant l'été ; elle s'arrête trois ou quatre fois pendant la saison, sans cause connue, et chaque fois pendant près de 12 heures. (1) »

De Deva, il existe un chemin qui, suivant la côte, conduit en moins d'une heure à Motrico ; seulement, ce chemin n'est pas accessible aux voitures ; il vaut donc mieux prendre l'embranchement de route que nous avons laissé à Sasiola et qui, serpentant sur les flancs pittoresques du mont Arno, nous conduit en trois heures à MOTRICO.

Motrico est située sur le versant de la colline Elorreta, au bord de la mer ; son port, le dernier de la province vers l'ouest, ne reçoit que des barques de pêcheurs. Sa plage est visitée tous les ans par un certain nombre de baigneurs. L'église paroissiale, Notre-Dame-de-l'Assomption, a été commencée à construire

(1) Germond de Lavigne.

en 1801, sur les dessins de l'architecte Sylvestre Perez ; mais ce n'est que depuis 1843 qu'on y célèbre l'office divin. Dans la sacristie, on voit un Christ à l'agonie, de Murillo.

« Motrico est la patrie du célèbre marin Don Cosme Churruca, l'un des hommes les plus instruits du commencement de ce siècle. La science lui dut d'importants travaux sur les mathématiques, la navigation, l'astronomie, la tactique navale de la France et de l'Espagne. Il commandait, en 1799, le *Conquistador*, l'un des vaisseaux de l'escadre espagnole qui vint à Brest. Envoyé à Paris pour visiter l'Observatoire, le dépôt hydrographique et les principaux établissements, il y fut reçu avec empressement par ses savants, et le Premier Consul lui donna une magnifique collection d'armes, qu'on conserve précieusement dans le palais Gastañeta.

« A Trafalgar, Churruca commandait le

San Juan. Il y soutint le combat contre cinq bâtiments anglais. Après quatre heures d'une admirable résistance, il eut la cuisse droite emportée par un boulet. En tombant, il donna ordre de clouer son pavillon, soutint pendant trois heures encore le courage de ses hommes, et mourut sans avoir vu la reddition de son vaisseau.

« On dit que les Anglais, voulant honorer la mémoire de cet homme éminent, ont longtemps conservé dans la baie de Gibraltar le *San Juan* désarmé. La chambre du capitaine resta meublée comme au jour de la bataille, le nom de Churruca était inscrit sur la porte

en lettres d'or, et il n'était permis au visiteur d'y entrer que la tête découverte. L'Espagne ne lui rendit pas de moindres honneurs ; une pyramide fut élevée à sa mémoire sur une place du Ferrol, et les Cortès de Cadix décrétèrent, en 1814, qu'il y aurait toujours un navire portant son nom dans la flotte espagnole. (1) »

La province de Guipuzcoa lui a élevé, à ses frais, un monument dans sa ville natale et, le 5 septembre 1865, la Reine Isabelle II en a posé la première pierre.

(1) Germond de Lavigne.

TROISIEME ROUTE. — DE ZUMARRAGA A SALINAS

PAR

VERGARA, MONDRAGON, ARECHAVALETA (54 KILOMETRES).

DN sort de Zamarraga par la route royale de Madrid à Irun; on passe comme précédemment par Anzuola et Vergara (voir 2^me route), puis, au lieu de suivre vers le nord, on se dirige vers le sud-ouest, en remontant le cours de la Deva. On passe, à gauche, devant le Champ de la Convention, dont nous avons parlé dans notre notice sur Vergara; après avoir traversé plusieurs fois la Deva et laissé à gauche l'embranchement de la route d'Onate, près de

l'ermitage de San Prudencio, on arrive à MONDRAGON.

Mondragon, situé sur une éminence au pied du mont Santa Barbara, est une jolie ville parfaitement construite, qui devait être autrefois un des principaux centres de population du Guipuzcoa, car elle envoya, en 1315, des représentants aux Cortès (états) de Burgos. La place a la forme d'un rectangle dont les deux petits côtés sont occupés, l'un par la Maison de ville, l'autre par l'église Saint-Jean-Baptiste.

Un chemin, se dirigeant vers l'ouest et sui-





vant la petite vallée de l'Aramayona, conduit de Mondragon aux bains de *Santa Agueda*. Ces bains sont surtout efficaces pour le traitement des affections herpétiques, du catharre chronique, des maladies syphilitiques et des paralysies locales.

Entre Santa Agueda et Mondragon, dans la montagne de Udala, se trouve la grotte de *San Valerio*. Cette grotte a environ 180 mètres de long sur 25 de large; elle est tapissée de stalactites et de stalagmites qui la font paraître, à la lueur des torches, comme enchassée de diamants. En 1845, la reine Isabelle II étant à Mondragon, visita cette magnifique grotte. Elle doit son nom à la tradition, qui prétend que Saint Valère y vécut et y mourut après avoir été exilé de Saragosse par le gouvernement romain; cependant, cette croyance n'est pas d'accord avec les mémoires de l'Eglise.

Mondragon est patrie de Esteban de Gari-

bay y Zamalloa, célèbre historiographe qui vivait du temps de Philippe II, auteur du *Compendio historial de las cronicas y universal historia de España* et de *Ilustraciones genealogicas de los Reyes catolicos de España y de los Emperadores de Constantinopla*. Il mourut à Valladolid en 1599.

En sortant de Mondragon, la route continue toujours à suivre la riante vallée de la Deva, parsemée d'une multitude de hameaux (*antiglesias*); on arrive bientôt à ARECHAVALETA.

Arechavaleta est une petite ville, au pied du mont Erismendi, composée d'une seule rue, avec une place et une fontaine au milieu. La population de la juridiction est de 1,792 habitants, complètement livrés à la culture de son terrain montueux. Quoique Arechavaleta jouisse de tous les honneurs et prérogatives dues aux villes de Guipuzcoa, elle ne possède



que le titre de *noble y leal lugar* (noble et loyal village). Dans la juridiction est installé, depuis 1842, un établissement de bains d'eaux thermales sulfureuses. Les eaux ont une température de 17° centigrades et sont employées avec succès pour le traitement des maladies de la peau.

D'Arechavaleta, la route conduit à ESCORIAZA, jolie ville, jouissant du titre de *noble y leal villa*, située dans un bas-fond et entourée de montagnes bien cultivées; sa population est de 2,140 habitants.

Aux environs de Escoriaza est un rocher historique, connu sous le nom de *Achorroz* ou *Aizorroz*, à propos duquel s'exprime ainsi D. Pablo de Gorosabel dans son dictionnaire de la province : « Il est, en effet, indubitable qu'au sommet de ce rocher il y eut jadis une citadelle que fortifiait assez bien, avant l'usage de l'artillerie, sa position, d'un accès difficile.

On croit communément que ce château fut l'œuvre des Romains, soit qu'on considère la grande antiquité, soit qu'on examine le mode de construction de l'ouvrage. Il est certain que, pendant la dernière guerre civile, alors qu'on faisait quelques fouilles en cet endroit, on rencontra une grande quantité d'os humains, des morions de chevaliers, des morceaux de lances, divers autres objets de fer et une demi-douzaine de monnaies romaines d'argent, de la grandeur d'une demi-piécette. De même, dans une propriété située plus bas, quoiqu'assez éloignée de ce rocher, on a rencontré, en 1845, une pointe de lance en pierre, de quatre pouces de long et un tiers de pouce de large, dont la grande antiquité est indiscutable. »

La route, montant toujours vers la source de la Deva, traverse le hameau de *Castañares* et arrive à SALINAS.

Salinas, située à mi-côte sur le versant

oriental du mont Alabran, doit son nom à la principale industrie de ses habitants, qui consiste à extraire par ébullition le sel que renferme l'eau d'un ruisseau voisin; c'est aussi pourquoi, à chaque angle supérieur de son écusson, est représentée une chaudière. Cette petite ville a une population de 785 habitants et elle jouit du titre de *noble y leal villa*.

A la sortie de Salinas, la route continue à monter et arrive bientôt au port d'Araban, à une altitude de 546 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce passage est célèbre par plusieurs coups de main de Mina, qui y surprit des convois français, en 1811 et 1815. On entre dans la province d'Alava et, après 15 kilomètres de parcours, on arrive à Vitoria, capitale de cette province.

QUATRIEME ROUTE — DE ZUMARRAGA A OÑATE (46 KILOMETRES 1|2)

Tous prenons, en partant de Zumarraga, la route de Vergara, que nous suivons pendant un kilomètre. Nous laissons à droite le palais carré de *Ipenarrieta*, dont il ne reste plus que les quatre murs en pierre de taille et qui sert aujourd'hui de grenier à fourrage. Cet édifice a été construit, en 1605, par D. Cristobal de Ipenarrieta, sur l'emplacement de la maison où il était né. On raconte que plusieurs personnages de la cour, de retour d'un voyage en France, ayant eu l'occasion de voir la modeste maison natale de D. Cristobal, lui adressèrent

des plaisanteries au sujet de son magnifique domaine de Guipuzcoa. D. Cristobal leur répondit qu'à leur prochain voyage il les recevrait, chez lui, d'une façon digne d'eux et qu'il n'y aurait plus matière à le plaisanter à ce sujet. C'est alors qu'il fit construire le château qui existe actuellement. Philippe III y descendit, en 1615, lorsqu'il conduisit en France Anne d'Autriche, fiancée de Louis XIII.

La route suit la rive gauche de la rivière Urola, passe à Legazpia, dont nous avons déjà parlé dans notre voyage en chemin de fer. On s'engage ensuite sur une route très accidentée, qui réunit Ormaiztegui et Oñate; on laisse à gauche le village de Telleriarte, on gravit une montée rapide, qui serpente entre les montagnes de Aloña et Satui et, après avoir franchi

le col qui sépare le bassin de l'Urola de celui de la Deva, on descend rapidement vers OÑATE.

Oñate est situé au milieu d'une campagne fertile, qui s'étend au pied de la montagne Artia. La ville est formée de plusieurs rues bien construites. On remarque, sur la Grande-Place (Plaza Mayor) la Maison de Ville, qui date de 1785, avec ses balcons en fer ouvragé et plusieurs maisons neuves d'un bel aspect.

En face de l'hôtel-de-ville est l'église gothique de San Miguel. L'édifice est composé de trois nefs et ses voûtes hardies, soutenues par des colonnes d'une grande légèreté, lui donnent la majesté d'une cathédrale. Le sanctuaire est élevé à neuf pieds au-dessus du pavé de l'église. Au sud, est un cloître en pierres de taille qui sert pour les processions intérieures. A l'ouest, s'élève le clocher; c'est une tour carrée, de 52 mètres de hauteur, ornée de quatre grandes statues en pierre.

Entre San Miguel (Saint-Michel) et l'hôtel-de-ville, on a construit, en 1854, les nouvelles boucheries (*carniceria*), sur l'emplacement de l'ancien collège des Jésuites, qui avait été fondé vers le milieu du XVII^e siècle.

A l'ouest de la ville, sur la rive droite du rio Aranzazu, on voit l'ancien collège universitaire du Saint-Esprit, fondé par D. Rodrigo de Mercado y Zuazola, évêque d'Avila, et construit en 1540 sur les plans de l'architecte français Pierre Picard. La façade du monument est ornée de colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont réservées des niches occupées par des statues; les piédestaux sont sculptés en bas-reliefs représentant des hommes terrassant des lions et des monstres mythologiques. Au-dessus de la porte d'entrée est la statue du fondateur, priant Dieu à genoux. Le collège universitaire fut supprimé en 1842 et remplacé par une institution secondaire qui, elle-même, a été supprimée en 1850. Aujourd-

d'hui on a établi dans cet édifice une école spéciale d'agriculture, dotée par la Province.

La procession du *Corpus Christi* (Fête-Dieu) est célébrée tous les ans avec une grande solennité, c'est la plus belle de la province. Des personnages costumés y représentent Notre Seigneur, entouré des douze apôtres et précédé de Saint Michel, qui ouvre la marche. Une grande affluence de gens des environs viennent assister à cette cérémonie religieuse.

L'industrie d'Onate est composée de l'exploitation d'une mine de cuivre et de quelques forges où l'on fabrique des clous, de la serrurerie, des balcons en fer et quelques objets de ferronnerie.

Dans la juridiction d'Onate, sur la monta-

gne d'Oloña, se trouve l'ermitage d'*Aranzazu* dont voici l'origine : En 1469, un gardeur de brebis, âgé de 17 ans, nommé Rodrigo de Balzategui, assura que la Vierge Marie lui était apparue dans un buisson d'aubépine. Sur la foi de cette déclaration on construisit, à l'endroit désigné, un ermitage qu'on appela *Nuestra Señora de Aranzazu*, du nom du territoire sur lequel avait eu lieu l'apparition. D'abondantes aumônes permirent d'établir un couvent qui fut successivement occupé par des franciscains et des dominicains. Cet établissement fut deux fois incendié accidentellement, en 1551 et en 1621 ; en 1834, il fut détruit par les troupes constitutionnelles, sous prétexte qu'il servait de refuge aux Carlistes. Aujourd'hui, son église est desservie par cinq chapelains, et c'est le lieu de pèlerinage le plus visité de la province.

Correspondances par Saint-Sébastien.



LOUQUE les correspondances du chemin de fer par Saint-Sébastien avec les villes de la Province soient très limitées, on trouve cependant, pendant l'été, des voitures qui conduisent à Cestona, Azpeitia, Azcoitia, Elgoibar, Eibar, Placencia et Vergara ; mais l'itinéraire le meilleur, sans contredit, et que nous conseil-

lons au voyageur, est celui de se rendre par chemin de fer à Zumarraga, et de là, suivre la route qui conduit à la ville qu'on veut atteindre.

Nous n'avons donc à enregistrer, pour Saint-Sébastien, qu'une seule correspondance : c'est celle qui conduit à Zarauz et à Guétaria, en passant par Usurbil et Orío, villes qui ne sont pas desservies par le service de voitures de Zumarraga. Ce trajet fait l'objet de notre cinquième route.



CINQUIEME ROUTE — DE ST-SÉBASTIEN A ZARAUZ ET A GUÉTARIA (31 KIL.).

La sortie de Saint-Sébastien, la route contourne la baie de la Concha, traverse le village d'Antiguo, puis remonte un petit vallon qui conduit dans la vallée de l'Oria. On laisse, à gauche, la fabrique de ciment la Esperanza; un petit chemin de fer, qui longe

la route pendant un certain temps, s'enfonce dans la montagne et sert au transport de la pierre destinée à la cuisson, pour la formation du ciment.

On laisse, à gauche, la route qui conduit à Andoain; c'est celle que suivaient les anciennes

voitures qui faisaient le trajet de Bayonne à Madrid. On se rapproche de l'Oria, qui se déroule et serpente au milieu d'une belle plaine bien cultivée, au fond de laquelle on voit l'industriel village de Lasarte, dont nous avons déjà parlé, et celui de Zubieta, qui a donné son nom au fameux manifeste lancé par les autorités de Saint-Sébastien après le sac de la ville, en 1813 (Voir Saint-Sébastien). Bientôt on arrive à USURBIL.

Usurbil est une petite ville, située sur une colline, près de la rive droite de l'Oria, composée de trois rues irrégulières et jouissant, depuis le XIV^e siècle, du titre de *noble y leal villa*. La population de sa juridiction est de 1,838 habitants. Son église paroissiale de San Salvator est assez jolie; le clocher a été



LEON LAURENT

ZARAUZ

construit aux frais du général François de Echeveste. A gauche, presque vis-à-vis de l'église, on voit la maison noble (Casa Solar) de Saroe; c'est une bien belle construction dont la façade, toute en pierres, est ornée d'énormes écussons artistement sculptés. Deux grandes portes, hardiment surbaissées en ellipse, donnent accès dans la maison.

Plus on avance et plus les dimensions de l'Oria augmentent; c'est une large et profonde rivière lorsqu'on arrive à *Aguinaga*, où est établi un chantier de construction de navires connu sous le nom de *Mapil*, alimenté par les bois magnifiques qui croissent sur les montagnes de *Andatza* et *Mendizorroz*, qu'on voit de l'autre côté de la rivière.

On aperçoit bientôt la ville d'ORIO, qui s'élève à droite de l'Oria, à l'embouchure de cette rivière. C'est une petite ville de 1,119 habitants. Son église Saint-Nicolas est sans

intérêt. Il y avait autrefois dans son port des chantiers de constructions navales d'où sont sortis des navires de guerre et des galions de commerce; mais aujourd'hui le port est sans importance et son entrée, qui s'ensable de plus en plus, rend la barre périlleuse pour les grands navires. Aux marées d'équinoxe, la mer envahit la ville jusqu'à la place.

La route, à Orio, traverse la rivière Oria sur un pont en bois de six travées supportées par des piles en maçonnerie. En cet endroit, l'Oria mesure au moins 50 mètres de large. On gravit ensuite une montée assez rapide qui contourne en lacet, et, si le voyageur ne s'effraie pas d'une petite ascension à pied, il sera largement récompensé par la belle vue qui se déroule derrière lui à mesure qu'il s'élève. L'Oria s'étend majestueuse au milieu d'une vallée fertile; Orio y baigne ses pieds et s'y mire, et dans le fond, la mer.

Mais la route tourne subitement; on arrive



au sommet de la montée et, descendant rapidement le flanc opposé de la montagne, on découvre bientôt ZARAUZ.

Zarauz est une jolie petite ville assise au bord de la mer, auprès d'une plage sablée qui rappelle celle de Saint-Sébastien. On y remarque le palais de Corral ou de Narros; l'édifice est composé, au centre, d'un corps principal qui date du XVI^e siècle et, de chaque côté, d'une aile de construction moderne. C'est ce palais que la reine Isabelle II habita, en 1865 et en 1866, lors de ses visites dans les provinces basques. Une seconde maison attire l'attention, c'est celle de D. Pascual Madoz, ancien ministre, auteur du *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne*. L'église paroissiale est sous l'invocation de Santa Maria de l'Assomption et n'offre rien de remarquable; près d'elle s'élève une tour carrée formant beffroi. On rencontre, dans la ville, quelques maisons carrées d'architecture moyen-âge.

La population de Zarauz est de 2,104 habitants. Les principales industries sont la culture et la pêche. Une fabrique de toiles, récemment construite par D. Pascual Madoz, occupe un assez grand nombre d'ouvriers. On cultive sur les coteaux quelques vignes qui produisent un vin appelé *Chacoli* (petit vin); cette production est générale sur tout le littoral de la Province. Le port n'est composé que d'un petit môle, derrière lequel quelques barques de pêcheurs se mettent à l'abri des grosses mers. La baie est tapissée de sable fin, et tous les ans, un grand nombre d'étrangers y viennent prendre des bains de mer.

La route qui conduit de Zarauz à Guétaria est construite en flanc de coteau dans tout son parcours; elle se contourne en suivant tous les redans de la côte, ce qui donne au paysage environnant l'aspect d'un pittoresque panorama qui se déroule et laisse voir successivement chacune de ses faces. A gauche, au-dessus de



LEON LAURENT DEL

GUETARIA



soi, ce sont des rochers à pic bizarrement groupés ; à droite, c'est la mer qui brise ses vagues sur le mur et les galets qui défendent le chemin, et, plus loin, Guétaria et l'île San Anton.

GUETARIA est une petite ville, entourée de murailles, bâtie en amphithéâtre sur le flanc de la montagne de Carate ; les rues longitudinales seules sont accessibles aux voitures, mais les rues transversales, établies suivant la pente de la montagne, sont excessivement rapides. La population de la commune est de 1,213 habitants. L'église San Salvador est un monument gothique qui, malgré les injures du temps et des révolutions mérite une visite ; sa construction doit remonter au XIII^e siècle ; elle est composée de trois nefs, et la principale est entourée d'une galerie située au-dessus des voûtes latérales ; le maître-autel est à une assez grande hauteur au-dessus du pavé de l'église, et on y monte par deux escaliers

placés de chaque côté. Le portique et les premiers étages du clocher sont gothiques, mais la partie supérieure est renaissance.

On arrive au port en passant sous une voûte qui forme tunnel sous l'église et en suivant un môle qui réunit la ville à l'île de San Anton, que couronne un phare nouvellement construit. La baie est très bonne et pourrait recevoir des navires de gros tonnage ; le port est rempli de barques de pêcheurs qui se livrent à la pêche des anchois. Cette pêche est tellement abondante que l'hectolitre de ces petits poissons ne coûte guère que 5 à 6 fr., et les cultivateurs des environs s'en servent comme engrais dans leurs champs.

Sur une hauteur et montrant du doigt l'immensité de la mer, s'élève la statue en bronze du marin Juan Sebastian de Eleano, enfant de Guétaria, qui fit partie de l'expédition de



Magellan, en 1519, et dont il en revint 1522, avec 18 hommes d'équipage seulement, après avoir fait le premier tour du monde.

Guétaria est aussi patrie de D. Joaquin de Barroeta Aldamar, sénateur du royaume, mort en 1866.

ASCENSION A LA MONTAGNE DE AITZGORRI

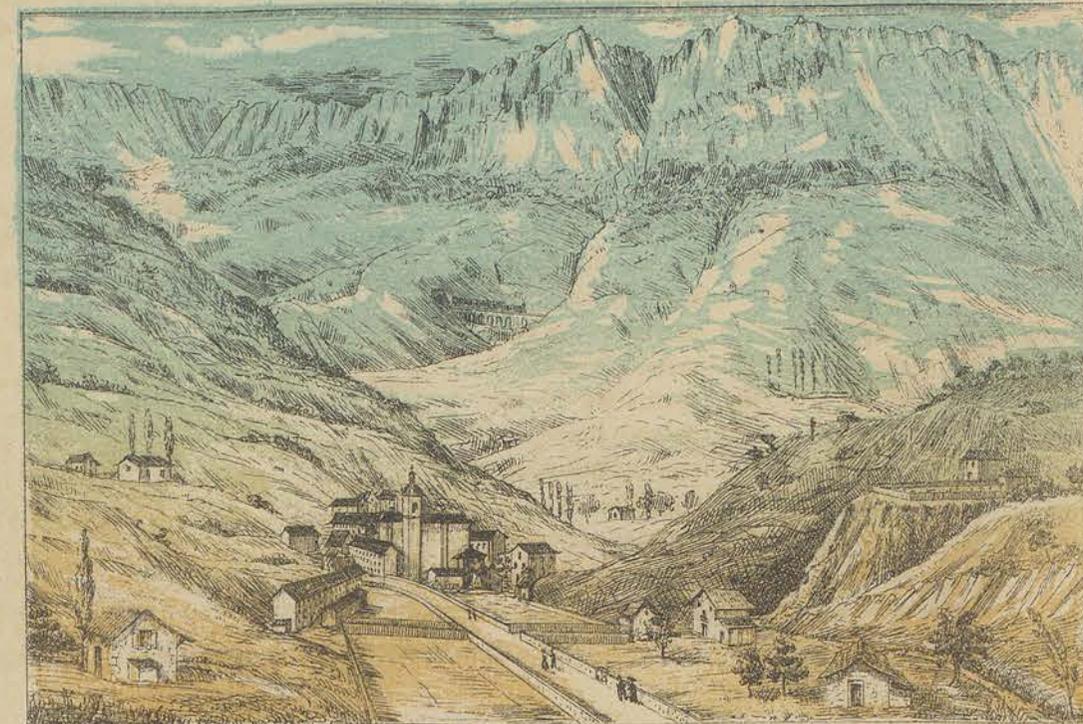


La plus haute montagne de la province de Guipuzcoa, est celle de Aitzgorri; son sommet est à 4,540 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous ne croyons pas pouvoir mieux clore notre *Guide du Voyageur* qu'en faisant le récit d'une ascension au sommet de cette montagne, et don-

ner ainsi à nos lecteurs les moyens de jouir du plus beau panorama de la Province.

Les prescriptions générales qu'il y a lieu de suivre pour cette excursion sont, en quelques mots, les suivantes : Se rendre par chemin de fer à la station de BEASAIN; de là, prendre une voiture qui conduise à Cegama, où l'on couchera. Partir le lendemain de bonne heure de Cegama, après s'être muni d'un guide, d'ânes, de provisions de bouche et de quelques torches; enfin, le touriste fera bien de se rappeler qu'un long bâton ferré est toujours un excellent auxiliaire dans la montagne (1).

(1) On peut s'adresser à D. Juan Aguirre Maestro, à Cegama, qui facilitera les moyens d'obtenir les objets nécessaires à l'ascension.



LEON LAURENT DEL.

CEGAMA

A chaque train du chemin de fer qui arrive à Beasain, on trouve, pendant la saison des bains, des voitures qui conduisent à Cegama. On suit d'abord la route de Madrid à Irun qu'on abandonne presque aussitôt pour celle de Navarre, qui conduit à Alsasua en franchissant la montagne de Achu; mais bientôt, avant d'arriver au village d'*Idiazabal*, laissant cette route à gauche, on s'engage dans un chemin assez bien entretenu, qui suit la vallée fertile de l'Oria.

Après avoir gravi une colline assez rapide, on arrive à SEGURA. La ville présente un aspect de ruine qui se rapproche beaucoup de celui de Fontarabie; on y remarque une grande quantité de maisons inhabitées, aux façades ornées d'écussons, qui prouvent son ancienne splendeur; mais aujourd'hui Segura n'est plus qu'une petite ville de 1,531 habitants, sans aucune importance.

De Segura à CEGAMA, l'espace est bientôt

franchi. Devant soi, s'élève majestueuse la montagne de Aitzgorri, aux flancs agrestes, aux cimes dénudées; le chemin de fer, hardiment suspendu à 500 mètres de hauteur, serpente autour du colosse, et, à ses pieds, la petite ville de Cegama apparaît encadrée dans de verdoyantes collines.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà dit sur Cegama dans notre voyage en chemin de fer et, priant le voyageur de vouloir bien se reporter aux prescriptions que nous avons données en tête de cet article, nous allons commencer notre ascension.

Après avoir parcouru le village de Cegama dans toute son étendue, on suit la nouvelle route qui a été ouverte dernièrement entre Cegama et Alsasua, et qui relie directement ces deux endroits en franchissant, par de nombreux lacets, le col d'Otzaurte. On chemine sur cette route pendant environ vingt minutes,



au bout desquelles on la quitte pour prendre, sur la droite, un sentier à mulets qui s'élève, avec des pentes rapides, le long du versant ouest de la vallée de l'Oria. On atteint, après avoir monté durant une demi-heure, les *case-ries* de Yurarte, situés sur une hauteur dominant au loin la vallée, et qui forme une espèce de contrefort au grand massif du mont Aitzgorri. A cet endroit, on se trouve à peu près au niveau du tracé du chemin de fer, et en face de la tête aval du tunnel d'Azocaran; on est élevé, déjà, de 250 mètres au-dessus de Cegama, dont on voit les maisons blotties dans le fond restreint de la vallée.

A partir de Yurarte, le chemin que l'on poursuit commence à gravir avec des pentes plus fortes, et le terrain rocailleux dans lequel il est taillé rend la marche assez pénible; aussi est-on obligé de n'avancer que doucement, afin de réserver ses forces pour les dernières parties de l'ascension. Le terrain

qui environne cette portion du chemin est presque entièrement dépouillé de végétation; on n'aperçoit que de rares arbustes rabougris à de grands intervalles, et c'est à peine si quelques brebis éparses trouvent leur pâture dans les maigres touffes d'herbe qui croissent çà et là dans les interstices des rochers.

Cette région du versant de la montagne est sujette à des éboulements assez fréquents, provenant des rochers escarpés qui forment la crête du mont Aitzgorri.

Après avoir gravi le contrefort dans lequel est percé le tunnel d'Azocaran, on suit une direction à peu près parallèle au chemin de fer que l'on aperçoit, à une centaine de mètres au-dessous de soi, et duquel on peut suivre le tracé sinueux, depuis Otzaurte jusqu'à Oazurza.

Le chemin est taillé en flanc de coteau et

ses pentes sont moins fortes qu'avant; aussi le touriste peut-il donner plus d'attention au paysage magnifique qui se développe devant ses yeux, au fur et à mesure qu'il s'élève. On parcourt ainsi tout le revers de la montagne qui se trouve au-dessus du tunnel d'Osineta, jusqu'à un endroit où le chemin rencontre le vallon de Salinas, profondément coupé dans le flanc de la montagne, et où il tourne brusquement à droite.

Les deux pentes du vallon sont entièrement boisées et, du fond, s'élève le bruit des bouillonnements d'un torrent de montagne, qui se précipite dans le bassin de l'Oria.

Le nom de Salinas est dû à une source d'eau salée qui, autrefois, surgissait du fond du ravin et que l'on exploitait pour la fabrication du sel de cuisine. On voit encore, au milieu d'un bouquet de hêtres, s'élever les ruines de l'ancien établissement qui servait à l'extraction du sel.

En arrivant au vallon de Salinas, on rejoint l'ancienne route qui conduisait de Zumarraga dans la province d'Alava et qui, par le fait, est une des premières routes qui existaient jadis entre Madrid et Irun. L'origine de cette route doit, en effet, remonter à une époque assez ancienne, à en juger par des traces de pavage en pierres dures, que l'on rencontre en divers points. Cette route n'est plus fréquentée aujourd'hui que dans la partie comprise entre Salinas et la plaine d'Alava; les autres parties ne sont guère connues que des pères de la montagne. Elle est, du reste, dans un état complet de délabrement dans la plus grande partie de son étendue et ne peut être parcourue qu'à pied ou à dos de mulet.

On traverse le vallon de Salinas en suivant cette route, qui se développe, par une grande courbe, sur les deux flancs du ravin. Arrivé de l'autre côté, on se trouve sur un point élevé, à un col, où est construit une grande bergerie

et une chapelle, appelée la chapelle du *Espiritu Santo*. En cet endroit, on quitte le versant de la vallée de l'Oria et on entre dans le bassin de l'Alsania, rivière qui prend sa source au col de Saint-Adrien et qui va se jeter, à Alsasua, dans la Burunda. On longe ensuite un coteau à pentes assez rapides pendant une demi-heure de temps, et on arrive au passage de San Andrian (Saint-Adrien).

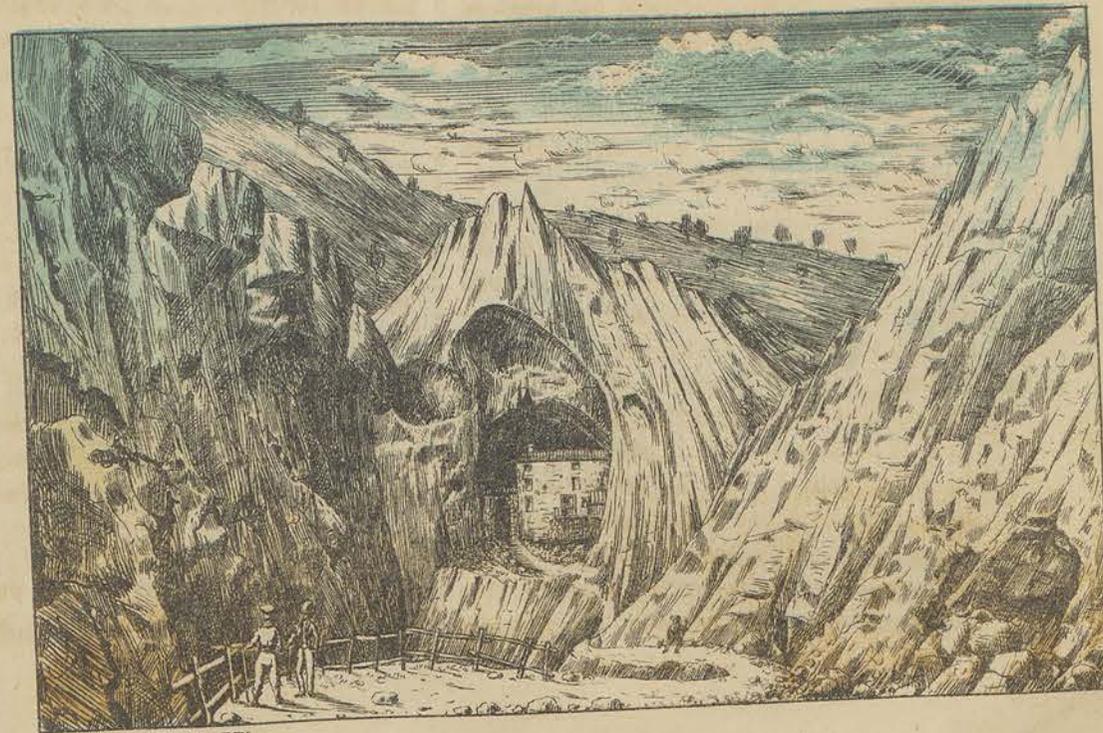
Qu'on se figure une paroi verticale de rocher, d'une hauteur de 80 mètres, barrant complètement la vallée qui, en cet endroit, se retrécit subitement; au bas de cette paroi de rocher l'ouverture béante et noire d'une caverne, assez semblable à l'entrée d'un tunnel; dans la partie antérieure de cette vaste cavité, et entièrement à l'abri des masses de rocher qui surplombent, une maison aux murs noircis et percée de petites fenêtres plongeant dans la vallée; qu'on se représente, à droite et à gauche, comme encadrement du tableau, les

crêtes escarpées des monts Aitzgorri et Araiz, dont les masses de rocher, bizarrement découpées, se profilent, sur l'azur du ciel, à une hauteur vertigineuse, et on ne se fera qu'une idée bien faible de l'aspect imposant et vraiment grandiose que présente le passage de Saint-Adrien à la vue du voyageur.

La grotte de Saint-Adrien est percée de part en part. L'ancienne route, de laquelle nous avons parlé plus haut, la traverse avec une forte rampe et monte encore un kilomètre au-delà, jusqu'au col de Saint-Adrien, à partir duquel elle descend dans la plaine d'Alava.

La maison dont nous avons fait mention sert actuellement de *venta* et de résidence à un poste de miquelets, chargés essentiellement de prélever les droits sur les liquides qui entrent dans le Guipuzcoa.

En approchant de cette maison, on remarque, des deux côtés du chemin, les traces



LEON LAURENT DEL

TUNEL NATURAL DE SAN ADRIAN

d'anciennes fortifications, construites autrefois pour défendre le passage contre une attaque venant du Nord et rendre imprenable une position déjà si forte naturellement. La maison dominait les ouvrages inférieurs et devait servir de réduit au petit fort. On voit encore, dans le prolongement de la face antérieure de la maison, les montants maçonnés et la voûte ogivale d'une ancienne porte, au moyen de laquelle on pouvait fermer entièrement l'entrée de la caverne.

La grotte a environ 60 mètres de longueur; elle est fort élevée et vaste à l'embouchure où est construite la maison, mais elle se rétrécit considérablement à l'ouverture opposée, où elle ne laisse que tout juste le passage au chemin. Cette ouverture était encombrée anciennement par des terres, et, pour faire passer le chemin, on a été obligé de faire un déblai assez considérable en forme d'entonnoir.

A gauche, en entrant dans la grotte, on voit

une petite chapelle d'un style simple et rustique, renfermant une image de la Sainte Vierge et portant l'inscription : « *Hermanos, no hay pensamiento mas eficaz que orar por los difuntos.* » (1)

Vers le milieu de la grotte on remarque une grande ouverture sombre; c'est l'entrée d'une autre caverne, dont la direction est à peu près perpendiculaire à la première. En ayant soin de se munir de torches, on peut y pénétrer à une distance d'environ 80 mètres. Elle est formée par une suite de cavités assez spacieuses, réunies entr'elles par des galeries étroites et sinueuses, par lesquelles certaines personnes ont de la peine à passer. Les parois de la grotte sont tapissées d'une matière blanche, formée par les dépôts des eaux calcaires qui suintent le long du rocher, et à laquelle les caprices de la nature ont donné les formes les plus curieuses et les plus bizarres.

(1) Freres, il n'y a pas d'occupation de l'esprit plus salutaire que prier pour les trépassés.



La venta de Saint-Adrien offre un asile d'une fraîcheur délicieuse dans les grandes chaleurs de l'été, et le touriste sera enchanté de s'y reposer quelque temps, et de se donner, par un repas frugal, les forces nécessaires pour faire le dernier trajet de l'ascension.

Sitôt que l'on a passé le tunnel naturel de Saint-Adrien, le chemin contourne à droite; on le suit pendant quelques centaines de mètres, au bout desquels on le quitte pour prendre un sentier rapide, qu'on reconnaît difficilement au milieu des rocailles blanches qui l'environnent. On se trouve dans une espèce d'amphithéâtre naturel, d'un horizon très restreint. A peine s'est-on élevé d'une cinquantaine de mètres, que le sentier s'enfonce dans un taillis de hêtres bas et touffus, dont les branches, effleurant le sol, sont fort gênantes pour la marche. Cette partie du chemin, quoique n'offrant aucun danger, est cependant la plus difficile et surtout la plus fatigante de

tout le trajet. La forte pente du sentier et les pierres polies sur lesquelles on marche, rendent le pas incertain.

On monte ainsi pendant une heure au milieu des broussailles, sans pouvoir se rendre compte de la direction qu'on suit. Ce n'est que très haut, en arrivant sur une crête nue, que l'on aperçoit tout-à-coup devant soi le but de l'ascension, c'est-à-dire la chapelle de Saint-Adrien; on la voit perchée sur un rocher à pic, de plus de cent mètres de hauteur. Mais, quoique depuis cet endroit il semble qu'on la touche, il faut encore plus d'une demi-heure de marche pour y arriver. Le sentier devient moins incliné et plus varié, la vue n'est plus limitée par les broussailles; on respire plus librement et on jouit de cet air pur qui entoure les hautes montagnes.

En arrivant au point culminant où est construite la chapelle, le touriste voit se dévelop-

per devant lui un des plus beaux panoramas que l'on puisse trouver dans les Pyrénées, et il est largement récompensé des fatigues qu'il a subies pour se procurer ce beau spectacle.

La chapelle est à 1,540 mètres au-dessus du niveau de la mer et, par un temps clair, l'œil distingue des points de l'horizon, distants de 150 kilomètres.

A ses pieds, on aperçoit Cegama; on en voit les maisons si distinctement, elles paraissent tellement rapprochées, que l'on est étonné qu'il eût fallu plus de cinq heures de marche pour arriver au point où l'on se trouve. Un peu plus loin, et dans la même direction, on voit la ville de Segura, si heureusement située au milieu de sa plaine fertile et bien cultivée. En suivant le cours de l'Oria, on aperçoit Villafranca sur son éminence, et enfin, avec une bonne lunette d'approche, on distingue une portion de la ville de Tolosa.

Lemont Oleazu, entre Passages et Fontarabie, et *las tres Coronas*, au-dessus d'Irun, limitent la vue dans cette direction. Cependant, quand le temps est parfaitement clair, on peut distinguer, au-delà de Fontarabie, une ligne horizontale qui se confond presque avec le ciel: c'est l'horizon de la mer Cantabrique.

En portant le regard à droite, on voit, au premier plan, le petit village de *Mutiloa*, au milieu d'une vaste prairie. Plus loin, la crête des montagnes qui sépare les vallées de l'Oria et de l'Orío, entre Zumarraga et Beasain, et dans une coupure formée par la rivière Zamorra, on aperçoit une partie du viaduc d'Ormaiztegui. Au-dessus du viaduc et un peu à droite, on voit l'église de Gaviria, située dans une position des plus pittoresques et entourée des maisons du village, dont la blancheur éclatante reluit au soleil.

Plus loin, le mont Izazpi, situé près de



Eizaga, étale son large dos au-dessus de l'horizon. Sur le revers de la vallée de l'Oria, on voit se dessiner les églises des villages de Ezquioga et Ichazo. Les villes de Zumarraga et Villareal sont cachées derrière les hauteurs de Santa Lucia; mais, en remontant du regard la vallée de l'Urola, on découvre la vallée de Legazpia à partir de Telleriate, et on peut suivre le cours de l'Urola jusqu'au tunnel de Brincola, dont on aperçoit l'entrée comme un petit point noir.

En tournant le regard au nord-ouest, on se perd dans un vrai pêle-mêle de pics escarpés, parmi lesquels on a de la peine à reconnaître la direction des principaux cours d'eau.

Le mont Aloña, élevé de 1,300 mètres, se voit sur le premier plan et cache une grande partie de l'horizon plus éloigné. Les sommets principaux qu'on voit dans cette direction sont : les monts Zalui (845 m.), au nord

d'Oñate; Udalaitz (1,082 m.), près de Mondragon, et Zaraya (1,146 m.), près de Ezcoriaza.

En quittant ce labyrinthe de montagnes, assez semblable à une mer agitée, et en se tournant au sud, l'œil se repose sur la plaine d'Alava que l'on voit, dans toute son étendue, se dérouler à ses pieds.

La vue, de ce côté, est surtout remarquable le matin, la plaine étant alors éclairée de la manière la plus favorable pour permettre à l'observateur de distinguer nettement tous les détails du paysage. Devant soi, on voit le village de Salvatierra, bâti sur une éminence qui domine la plaine. A droite, on voit Vitoria, dont on distingue parfaitement, malgré la grande distance, les trois clochers principaux à l'œil nu. Entre ces deux villes, on peut compter une cinquantaine de villages ou hameaux, groupés de la façon la plus pittoresque

dans cette plaine verdoyante. Tout-à-fait à l'ouest, au-delà de Vitoria, on peut voir, au moyen d'une longue vue, le village d'Estarrona et les environs de Nanclares.

Toute cette vaste plaine de Vitoria, avec ses champs et ses prairies à la végétation luxuriante, avec ses habitations respirant la paix et le bien-être, est encadrée par des chaînes de montagnes aux contours mornes et sévères, qui forment un contraste des plus saisissant avec la riante campagne qu'elles entourent.

A l'ouest, se trouve la sierra de Badaya et les hauteurs de Nanclares. Plus loin, et dans la même direction, on voit se dresser, comme des géants, les rochers abrupts qui forment le défilé de Pancorbo. Enfin, par un temps clair, on peut distinguer une partie de la *sierra* de Oca, qui s'étend entre Burgos et Briviesca.

A partir du défilé de Pancorbo, en portant le regard de l'ouest au sud-ouest, on peut suivre tous les sommets de la chaîne de Toloño qui limite, au nord-est, le bassin de l'Ebre, entre Miranda et Logroño. Au midi, l'œil vient s'arrêter sur la chaîne de Encia et Urbasa, qui longe, au sud, le cours du rio Burunda.

Dans la direction du sud-est, la vue est plus restreinte, une grande partie de l'horizon étant masquée par le pic Araiz et les montagnes entourant le col d'Oizaurte. Le pic Araiz fait partie de la chaîne de montagnes de Aitzgorri; il n'est guère que de 50 à 60 mètres moins élevé que la chapelle, et on n'en est séparé que par le col de Saint-Adrien.

La chapelle qui, en général, est le terme de l'excursion sur Aitzgorri, n'est pas, en réalité, au point culminant de la montagne. Dans le prolongement de la chaîne, se trouve



une arête de rocher, qui est de 15 à 20 mètres plus élevée et sur laquelle le génie militaire espagnol a établi une borne, un des points de triangulation de la Province. Mais l'accès de ce sommet est rendu difficile et même péril-

leux par les nombreux escarpements desquels il est entouré, et le lieu même qu'occupe la borne est au bord d'un précipice d'une telle hauteur, qu'on a de la peine à y demeurer sans être pris de vertige.



ERRATA

- | | |
|--|--|
| Page 18, ligne 1, à gauche — Brujada, lisez Brugada. | Page 31, ligne 2, à droite — Uquieta, lisez Urnieta. |
| Page 28, ligne 12, à gauche — noire, lisez du nord. | Page 53, ligne 9, à droite — cœur, lisez chœur. |
| Page 29, ligne 7, à gauche — Brujada, lisez Brugada. | Page 61, lignes 15 et 16, à droite — cœur, lisez chœur. |
| Page 30, ligne 6, à droite — Alfarez, lisez Alferez. | Page 63, ligne 20, à gauche — Plencencia, lisez Placencia. |
| Page 30, ligne 15, à droite — Urunua, lisez Urumea. | Page 67, ligne 14, à gauche — Churraoa, lisez Churruca. |
| | Page 78, ligne 3, à gauche — découvre, lisez découvre. |



TABLE ALPHABÉTIQUE

	Page		Page
Aduna	53	Cestona (Ste-Croix-de)	59
Aguinaga	77	Convention (Champ de la)	62
Alegria (de Ormaiztegui)	42	Deva (Monreal de)	65
Alegria (de Tolosa)	36	Eibar	64
Alsola	65	Elgoibar	65
Alzo	37	Escoriaza	70
Amasa	53	Faisans (Ile des)	4
Andoain	32	Fontarabie	5
Anoeta	34	Gaviria	42
Anzuola	60	Guétaria	79
Aranzazu (Ermitage de)	74	Hendaye (France)	1
Arechavaleta	69	Hernani	31
Arrona	59	Iraeta	59
Azcoitia	53	Irun	2
Azpeitia	53	Irura	34
Beasain	38	Isasondo	57
Cegama	47		



	Page		Page
Lasarte	51	Santa Agueda	69
Legazpia	44	San Marcial (Ermitage de)	5
Lezo	10	San Valerio (Grotte de)	69
Loyola (St-Ignace-de)	56	Sasiola	65
Mendaro	65	Segura	81
Mondragon	68	Soravilla	35
Motrico	66	Telleriarte	45
Oazurza (Tunnel de)	45	Tolosa	54
Oñate	73	Urnieta	51
Ormaiztegui	40	Usurbil	76
Ormaiztegui (Viaduc de)	40	Vergara	61
Oyarzun	9	Villabona	55
Passages	11	Villafranca	57
Placencia	65	Villareal	45
Renteria	9	Zaldiviria	57
Saint-Sébastien	14	Zarauz	78
Salera (Viaduc de)	47	Zubieta	76
Salinas	70	Zumarraga	42
		Zumaya	59

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	v	2 ^e Route — de Zumarraga à Deva	60
1 ^{re} PARTIE — EN CHEMIN DE FER	1	3 ^e Route — de Zumarraga à Salinas	68
Excursion à Fontarabie	5	4 ^e Route — de Zumarraga à Oñate	72
En chemin de fer (suite)	9	<i>Correspondances par Saint-Sébastien</i>	75
Traversée des Pyrénées	40	5 ^e Route — de Saint-Sébastien à Zarauz et Guétaria	76
2 ^e PARTIE — EN VOITURE		ASCENSION A LA MONTAGNE DE AITZGORRI	80
<i>Correspondances de Zumarraga</i>	51	Table alphabétique	95
1 ^{re} Route — de Zumarraga à Zumaya	55		

